TENTANDA VIA

THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

C100 0303 ...
3 9007 0367 3219 6

Date Due

FORM 109

LA PRINCESSE MALEINE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° H. C.

offert à M. René des Grange

MAURICE MAETERLINCK

LA PRINCESSE MALEINE

DRAME EN CINQ ACTES

FRONTISPICE ET ILLUSTRATIONS DESSINÉS ET GRAVÉS SUR BOIS

PAR

MAURICE ACHENER

PARIS

GEORGES CRÈS ET Cie

LE THÉATRE D'ART

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVIII

PQ
2625
M5
P7

Le présent ouvrage a été établi
sur l'édition publiée à Bruxelles, en 1901
(Cf. *Théâtre de Maurice Maeterlinck*, t. I).
Le texte en a été, de plus, revu et légèrement
modifié par l'auteur. – N. D. É.

DRAMATIS PERSONÆ :

HJALMAR, roi d'une partie de la Hollande.
MARCELLUS, roi d'une autre partie de la Hollande.
LE PRINCE HJALMAR, fils du roi HJALMAR.
LE PETIT ALLAN, fils de la reine ANNE.
ANGUS, ami du prince HJALMAR.
STÉPHANO } officiers de MARCELLUS.
VANOX }
UN CHAMBELLAN.
UN MÉDECIN.
UN FOU.
TROIS PAUVRES.
DEUX VIEUX PAYSANS, UN CUISINIER.

SEIGNEURS, OFFICIERS, UN VACHER, UN CUL-DE-JATTE
PÈLERINS, PAYSANS, DOMESTIQUES, MENDIANTS,
VAGABONDS, ENFANTS, ETC.

ANNE, reine de Jutland.

GODELIVE, femme du roi MARCELLUS.

LA PRINCESSE MALEINE, fille de MARCELLUS et de GODELIVE.

LA PRINCESSE UGLYANE, fille de la reine ANNE.

LA NOURRICE DE MALEINE.

SEPT BÉGUINES.

UNE VIEILLE FEMME.

DAMES D'HONNEUR, SERVANTES, PAYSANNES, etc.

UN GRAND CHIEN NOIR NOMMÉ PLUTON.

Le premier acte à Harlingen;
les autres au château d'Ysselmonde
et aux environs.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LES JARDINS DU CHATEAU

Entrent Stéphano et Vanox.

VANOX.

Quelle heure est-il ?

STÉPHANO.

D'après la lune il doit être minuit.

VANOX.

Je crois qu'il va pleuvoir.

STÉPHANO.

Oui ; il y a de gros nuages vers l'Ouest. —

On ne viendra pas nous relever avant la fin de la fête.

VANOX.

Et elle ne finira pas avant le petit jour.

STÉPHANO.

Oh! oh! Vanox!

Ici une comète apparaît au-dessus du château.

VANOX.

Quoi?

STÉPHANO.

Encore la comète de l'autre nuit!

VANOX.

Elle est énorme!

STÉPHANO.

Elle a l'air de verser du sang sur le château!

Ici une pluie d'étoiles semble tomber sur le château.

VANOX.

Les étoiles tombent sur le château! Voyez! voyez! voyez!

STÉPHANO.

Je n'ai jamais vu pareille pluie d'étoiles ! On dirait que le ciel pleure sur ces fiançailles !

VANOX.

On dit que tout ceci présage de grands malheurs !

STÉPHANO.

Oui ; peut-être des guerres ou des morts de rois. On a vu ces présages à la mort du vieux roi Marcellus.

VANOX.

On dit que ces étoiles à longue chevelure annoncent la mort des princesses.

STÉPHANO.

On dit... on dit bien des choses...

VANOX.

La princesse Maleine aura peur de l'avenir !

STÉPHANO.

A sa place, j'aurais peur de l'avenir sans l'avertissement des étoiles...

VANOX.

Oui ; le vieux Hjalmar me semble assez étrange...

STÉPHANO.

Le vieux Hjalmar ? Écoute, je n'ose pas dire tout ce que je sais ; mais un de mes oncles est chambellan de Hjalmar ; eh bien, si j'avais une fille, je ne la donnerais pas au prince Hjalmar.

VANOX.

Je ne sais pas... le prince Hjalmar...

STÉPHANO.

Oh ! ce n'est pas à cause du prince, mais son père !...

VANOX.

On dit qu'il a la tête...

STÉPHANO.

Depuis que cette étrange reine Anne est venue du Jutland, où ils l'ont détrônée, après avoir emprisonné leur vieux roi, son mari, depuis qu'elle est venue à Ysselmonde, on dit... on dit... enfin le vieux Hjalmar a plus de soixante-

dix ans, et je crois qu'il l'aime un peu trop pour son âge...

VANOX.

Oh ! oh !

STÉPHANO.

Voilà ce qu'on dit... — Et je n'ose pas dire tout ce que je sais. — Mais n'oublie pas ce que j'ai dit aujourd'hui.

VANOX.

Alors pauvre petite princesse !

STÉPHANO.

Oh ! je n'aime pas ces fiançailles ! — Voilà qu'il pleut déjà !

VANOX.

Et peut-être un orage là-bas. — Mauvaise nuit !

Passe un valet avec une lanterne.

Où en est la fête ?

LE VALET.

Voyez les fenêtres.

VANOX.

Oh ! elles ne s'éteignent pas.

LE VALET.

Et elles ne s'éteindront pas cette nuit. Je n'ai jamais vu de fête pareille... Le vieux roi Hjalmar est absolument ivre, il a embrassé notre roi Marcellus, il...

VANOX.

Et les fiancés ?

LE VALET.

Oh ! les fiancés ne boivent pas beaucoup. — Allons, bonne nuit ! Je vais à la cuisine, on n'y boit pas de l'eau claire non plus, bonne nuit !

Il sort.

VANOX.

Le ciel devient noir, et la lune est étrangement rouge.

STÉPHANO.

Voilà l'averse ; et pendant que les autres boivent, nous allons...

Ici, les fenêtres du château, illuminées au fond du jardin, volent en éclats ; cris, rumeurs, tumulte.

VANOX.

Oh !

STÉPHANO.

Qu'y a-t-il ?

VANOX.

On brise les vitres !

STÉPHANO.

Un incendie !

VANOX.

On se bat dans la salle !

La princesse Maleine, échevelée et tout en pleurs, passe en courant, au fond du jardin.

STÉPHANO.

La princesse !

VANOX.

Où court-elle ?

STÉPHANO.

Elle pleure !

VANOX.

On se bat dans la salle !

STÉPHANO.

Allons voir !...

Cris, tumulte.

Les jardins se remplissent d'officiers, de domestiques, etc. Les portes du château s'ouvrent violemment et le roi Hjalmar paraît sur le perron entouré de courtisans et de pertuisaniers. Au-dessus du château, la comète. La pluie d'étoiles continue.

LE ROI HJALMAR.

Ignoble Marcellus ! Vous avez fait aujourd'hui une chose monstrueuse ! Allons, mes chevaux ! mes chevaux ! je m'en vais ! je m'en vais ! je m'en vais ! Et je vous laisse votre Maleine, avec sa face verte et ses cils blancs ! Et je vous laisse avec votre vieille Godelive ! Mais attendez ! Vous irez à genoux à travers vos marais ! Et ce seront vos fiançailles que je viendrai célébrer, avec tous mes pertuisaniers et tous les corbeaux de Hollande à vos fêtes funèbres !

Allons-nous-en ! Au revoir ! au revoir ! Ah ! ah ! ah !

Il sort avec ses courtisans.

SCÈNE II

UN APPARTEMENT DU CHATEAU

On découvre la reine Godelive, la princesse Maleine et la Nourrice ; elles chantent en filant leur quenouille :

Les nonnes sont malades,
Malades à leur tour ;
Les nonnes sont malades.
Malades dans la tour...

GODELIVE.

Voyons, ne pleure plus, Maleine ; essuie tes larmes et descends au jardin. Il est midi.

LA NOURRICE.

C'est ce que je lui dis depuis ce matin, Madame..... A quoi sert-il de s'abîmer les yeux ? Elle ouvre sa fenêtre ce matin, elle regarde un chemin vers la forêt et se met à pleurer ; alors je lui dis : est-ce que vous regardez déjà le chemin vers la tour, Maleine...

GODELIVE.

Ne parle pas de cela !

LA NOURRICE.

Si, si, il faut en parler ; on en parlera tout à l'heure. Je lui demande donc : est-ce que vous regardez déjà le chemin vers la tour où l'on a enfermé, dans le temps, la pauvre duchesse Anne, parce qu'elle aimait un prince qu'elle ne pouvait aimer ?...

GODELIVE.

Ne parle pas de cela !

LA NOURRICE.

Au contraire, il faut en parler, on en parlera tout à l'heure. Je lui demande donc... — Voici le roi !

— Entre Marcellus. —

MARCELLUS.

Eh bien, Maleine ?

MALEINE.

Sire ?

MARCELLUS.

Aimais-tu le prince Hjalmar ?

MALEINE.

Oui, Sire.

MARCELLUS.

Pauvre enfant!... mais l'aimes-tu encore?

MALEINE.

Oui, Sire.

MARCELLUS.

Tu l'aimes encore?

MALEINE.

Oui.

MARCELLUS.

Tu l'aimes encore après?...

GODELIVE.

Seigneur, ne l'effrayez pas!

MARCELLUS.

Mais je ne l'effraye pas! — Voyons, je viens ici en véritable père, et je ne songe qu'à ton bonheur, Maleine. Examinons cela froidement. Tu sais ce qui est arrivé : le vieux roi Hjalmar m'outrage sans raison; ou plutôt, je soupçonne trop bien ses raisons!... Il outrage ignoblement

ta mère, il t'insulte plus bassement encore, et s'il n'avait pas été mon hôte, s'il n'avait pas été là, sous la main de Dieu, il ne serait jamais sorti de mon château ! — enfin, oublions aujourd'hui. — Mais, est-ce à nous que tu dois en vouloir ? — est-ce à ta mère ou est-ce à moi ? Voyons, réponds, Maleine ?

MALEINE.

Non, Sire.

MARCELLUS.

Alors pourquoi pleurer ? Quant au prince Hjalmar, il vaut mieux l'oublier ; et puis, comment pourrais-tu l'aimer sérieusement ? vous vous êtes à peine entrevus ; et le cœur à ton âge est comme un cœur de cire ; on en fait ce qu'on veut. Le nom de Hjalmar était encore écrit dans les nuages, un orage est venu et tout est effacé, et dès ce soir tu n'y songeras plus. Et puis, crois-tu que tu aurais été bien heureuse à la cour de Hjalmar ? Je ne parle pas du prince, le prince est un enfant ; mais son père, tu sais bien qu'on a peur d'en parler... Tu sais bien qu'il n'y a pas une cour plus sombre en Hollande ; tu sais que son

château a peut-être d'étranges secrets. Mais tu ne sais pas ce que l'on dit de cette reine étrangère, venue avec sa fille au palais d'Ysselmonde, et je ne te dirai pas ce qu'on en dit ; car je ne veux pas verser de poison dans ton cœur. — Mais tu allais entrer, toute seule, dans une effrayante forêt d'intrigues et de soupçons ! — Voyons, réponds, Maleine ; n'avais-tu pas peur de tout cela ? et n'était-ce pas un peu malgré toi que tu allais épouser le prince Hjalmar ?

MALEINE.

Non, Sire.

MARCELLUS.

Soit, mais alors, réponds-moi franchement. Il ne faut pas que le vieux roi Hjalmar triomphe. Nous allons avoir une grande guerre à cause de toi. Je sais que les vaisseaux de Hjalmar entourent Ysselmonde et vont mettre à la voile avant la pleine lune ; d'un autre côté, le duc de Bourgogne, qui t'aime depuis longtemps — Se tournant vers la Reine, — je ne sais si ta mère ?...

GODELIVE.

Oui, Seigneur.

MARCELLUS.

Eh bien ?

GODELIVE.

Il faudrait l'y préparer, peu à peu...

MARCELLUS.

Laissez-la parler ! — Eh bien, Maleine ?...

MALEINE.

Sire ?

MARCELLUS.

Tu ne comprends pas ?

MALEINE.

Quoi, Sire ?

MARCELLUS.

Tu me promets d'oublier Hjalmar ?

MALEINE.

Sire...

MARCELLUS.

Tu dis ? — Tu aimes encore Hjalmar ?

MALEINE.

Oui, Sire !

MARCELLUS.

« *Oui, Sire!* » Ah! démons et tempêtes! Elle avoue cela cyniquement, et elle ose me crier cela sans pudeur! Elle a vu Hjalmar une seule fois, pendant une seule après-midi, et la voilà plus chaude que l'enfer!

GODELIVE.

Seigneur!...

MARCELLUS.

Taisez-vous! « *Oui, Sire!* » Et elle n'a pas quinze ans! Ah, c'est à les tuer sur place! Voilà quinze ans que je ne vivais plus qu'en elle! Voilà quinze ans que je retenais mon souffle autour d'elle! Voilà quinze ans que nous n'osions plus respirer de peur de troubler ses regards! Voilà quinze ans que j'ai fait de ma cour un couvent, et le jour où je viens regarder dans son cœur...

GODELIVE.

Seigneur!

LA NOURRICE.

Est-ce qu'elle ne peut pas aimer comme une

autre ? Allez-vous la mettre sous verre ? Est-ce une raison pour crier ainsi à tue-tête après une enfant ? Elle n'a rien fait de mal !

MARCELLUS.

Ah ! elle n'a rien fait de mal ! — Et d'abord, taisez-vous ; je ne vous parle pas, et c'est probablement à vos instigations d'entremetteuse...

GODELIVE.

Seigneur !

LA NOURRICE.

Entremetteuse ! moi, une entremetteuse !

MARCELLUS.

Me laisserez-vous parler enfin ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en toutes deux ! Oh ! je sais bien que vous vous entendez, et que l'ère des intrigues est ouverte à présent, mais attendez ! — Allez-vous-en ! Ah ! des larmes !

Sortent Godelive et la Nourrice.

Voyons, Maleine, ferme d'abord les portes. Maintenant que nous sommes seuls, je veux oublier. On t'a donné de mauvais conseils, et je

sais que les femmes entre elles font d'étranges projets ; ce n'est pas que j'en veuille au prince Hjalmar ; mais il faut être raisonnable. Me promets-tu d'être raisonnable ?

MALEINE.

Oui, Sire.

MARCELLUS.

Ah ! tu vois ! alors tu ne songes plus à ce mariage ?

MALEINE.

Oui.

MARCELLUS.

Oui ? — c'est-à-dire que tu vas oublier Hjalmar ?

MALEINE.

Non.

MARCELLUS.

Tu ne renonces pas encore à Hjalmar ?

MALEINE.

Non.

MARCELLUS.

Et si je vous y oblige, moi ? et si je vous

enferme ? et si je vous sépare à jamais de votre Hjalmar à face de petite fille ? — vous dites ? —

Elle pleure.

Ah ! c'est ainsi ! — Allez-vous-en ; et nous verrons ! Allez-vous-en !

Ils sortent séparément.

SCÈNE III

UNE FORÊT

Entrent le prince Hjalmar et Angus.

LE PRINCE HJALMAR.

J'ÉTAIS malade : et l'odeur de tous ces morts ! et l'odeur de tous ces morts ! et maintenant, c'est comme si cette nuit et cette forêt avaient versé un peu d'eau sur mes yeux...

ANGUS.

Il ne reste plus que les arbres !

HJALMAR.

Avez-vous vu mourir le vieux roi Marcellus ?

ANGUS.

Non, mais j'ai vu autre chose ; hier au soir, pendant votre absence, ils ont mis le feu au château, et la vieille reine Godelive courait à travers les flammes avec les domestiques. Ils se sont jetés dans les fossés, et je crois que tous y ont péri.

HJALMAR.

Et la princesse Maleine ? — Y était-elle ?

ANGUS.

Je ne l'ai pas vue.

HJALMAR.

Mais d'autres l'ont-ils vue ?

ANGUS.

Personne ne l'a vue, on ne sait où elle est.

HJALMAR.

Elle est morte ?

ANGUS.

On dit qu'elle est morte.

HJALMAR.

Mon père est terrible !

ANGUS.

Vous l'aimiez déjà ?

HJALMAR.

Qui ?

ANGUS.

La princesse Maleine.

HJALMAR.

Je ne l'ai vue qu'une seule fois... elle avait cependant une manière de baisser les yeux ; — et de croiser les mains ; — ainsi — et des cils blancs étranges ! — Et son regard !... on était tout à coup comme dans un grand canal d'eau fraîche... Je ne m'en souviens pas très bien ; mais je voudrais revoir cet étrange regard...

ANGUS.

Quelle est cette tour sur cette butte ?

HJALMAR.

On dirait un vieux moulin à vent ; il n'a pas de fenêtres.

ANGUS.

Il y a une inscription de ce côté.

HJALMAR.

Une inscription ?

ANGUS.

Oui, — en latin.

HJALMAR.

Pouvez-vous lire ?

ANGUS.

Oui, mais c'est très vieux. — Voyons :

Olim inclusa
Anna ducissa
anno..., etc.,

Il y a trop de mousse sur tout le reste.

HJALMAR.

Asseyons-nous ici.

ANGUS.

« *Ducissa Anna* », c'est le nom de la mère de votre fiancée.

HJALMAR.

D'Uglyane ? — Oui.

ANGUS.

Voilà un *oui* plus lent et plus froid que la neige !

HJALMAR.

Mon Dieu, le temps des *oui* de flamme est assez loin de moi...

ANGUS.

Uglyane est jolie cependant.

HJALMAR.

J'en ai peur !

ANGUS.

Oh !

HJALMAR.

Il y a une petite âme de cuisinière au fond de ses yeux verts.

ANGUS.

Mais alors, pourquoi consentez-vous ?

HJALMAR.

A quoi bon ne pas consentir ? Je suis malade

à en mourir une de ces vingt mille nuits que nous avons à vivre, et je veux le repos ! le repos ! le repos ! Et puis, elle ou une autre, qui me dira « *mon petit Hjalmar* » au clair de lune, en me pinçant le nez ! Pouah ! — Avez-vous remarqué les colères subites de mon père depuis que la reine Anne est arrivée à Ysselmonde ? — Je ne sais ce qui se passe ; mais il y a là quelque chose, et je commence à avoir d'étranges soupçons ; j'ai peur de la reine !

ANGUS.

Elle vous aime comme un fils cependant.

HJALMAR.

Comme un fils ? — Je n'en sais rien, et j'ai d'étranges idées ; elle est plus belle que sa fille, et voilà d'abord un grand mal. Elle travaille comme une taupe à je ne sais quoi ; elle a excité mon pauvre vieux père contre Marcellus et elle a déchaîné cette guerre ; — il y a quelque chose là-dessous !

ANGUS.

Il y a, qu'elle voudrait vous faire épouser Uglyane, ce n'est pas infernal.

HJALMAR.

Il y a encore autre chose.

ANGUS.

Oh ! je sais bien ! Une fois mariés, elle vous envoie en Jutland vous battre sur les glaçons pour son petit trône d'usurpatrice, et délivrer peut-être son pauvre mari, qui doit être bien inquiet en l'attendant ; car une reine aussi belle, errant seule par le monde, il faut bien qu'il arrive des histoires...

HJALMAR.

Il y a encore autre chose.

ANGUS.

Quoi ?

HJALMAR.

Vous le saurez un jour ; allons-nous-en.

ANGUS.

Vers la ville ?

HJALMAR.

Vers la ville ? — Il n'y en a plus ; il n'y a plus que des morts entre des murs écroulés !

Ils sortent.

SCÈNE IV

UNE CHAMBRE VOUTÉE DANS UNE TOUR

On découvre la princesse Maleine et la Nourrice.

LA NOURRICE.

Voilà trois jours que je travaille à desceller les pierres de cette tour, et je n'ai plus d'ongles au bout de mes pauvres doigts. Vous pourrez vous vanter de m'avoir fait mourir. Mais voilà, il fallait désobéir ! il fallait vous échapper du palais ! il fallait rejoindre Hjalmar ! Et nous voici dans cette tour ; nous voici entre ciel et terre, au-dessus des arbres de la forêt ! Ne vous avais-je pas avertie, ne vous l'avais-je pas dit ? Je connaissais bien votre père ! — Mais est-ce après la guerre qu'on nous délivrera ?

MALEINE.

Mon père l'a dit.

LA NOURRICE.

Mais cette guerre ne finira jamais ! Depuis combien de jours sommes-nous dans cette tour ? Depuis combien de jours n'ai-je plus vu de lune ni de soleil ! Et partout où je mets les mains, je trouve des champignons et des chauves-souris ; et j'ai vu, ce matin, que nous n'avions plus d'eau !

MALEINE.

Ce matin ?

LA NOURRICE.

Oui, ce matin, pourquoi riez-vous ? Il n'y a pas de quoi rire ! Si nous ne parvenons pas à écarter cette pierre aujourd'hui, il ne nous reste plus qu'à dire nos prières. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour être mise dans ce tombeau, au milieu des rats, des araignées et des champignons ! Je ne me suis pas révoltée, moi ! Je n'ai pas été insolente comme vous ! Était-ce si difficile de se soumettre en apparence, et de renoncer à ce saule pleureur de Hjalmar qui ne remuerait pas le petit doigt pour nous délivrer ?

MALEINE.

Nourrice !

LA NOURRICE.

Oui, nourrice ! Je serai bientôt la nourrice des vers de terre, à cause de vous. Et dire que sans vous, j'étais tranquillement dans la cuisine en ce moment, ou à me chauffer au soleil dans le jardin, en attendant la cloche du déjeuner ! Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour... Oh ! Maleine ! Maleine ! Maleine !

MALEINE.

Quoi ?

LA NOURRICE.

La pierre !...

MALEINE.

La ?...

LA NOURRICE.

Oui, — elle a remué !

MALEINE.

La pierre a remué !

LA NOURRICE.

Elle a remué ! elle est détachée ! Il y a du soleil entre le mortier ! Venez voir ! Il y en a

sur ma robe ! Il y en a sur mes mains ! Il y en a sur votre visage ! il y en a sur les murs ! Éteignez la lampe ! il y en a partout ! Je vais pousser la pierre !

MALEINE.

Elle tient encore ?

LA NOURRICE.

Oui ! — mais ce n'est rien ! c'est là, dans le coin ; donnez-moi votre fuseau ! — oh ! elle ne veut pas tomber !...

MALEINE.

Tu vois quelque chose par les fentes ?

LA NOURRICE.

Oui ! oui ! — non ! je ne vois que le soleil !

MALEINE.

Est-ce le soleil ?

LA NOURRICE.

Oui ! oui ! c'est le soleil ! Mais voyez donc ! c'est de l'argent et des perles sur ma robe ! Et c'est chaud comme du lait sur mes mains !

MALEINE.

Mais laisse-moi donc voir aussi !

LA NOURRICE.

Voyez-vous quelque chose ?

MALEINE.

Je suis éblouie !

LA NOURRICE.

C'est étonnant que nous ne voyions pas d'arbres. Laissez-moi regarder.

MALEINE.

Où est mon miroir ?

LA NOURRICE.

Je vois mieux.

MALEINE.

En vois-tu ?

LA NOURRICE.

Non. Nous sommes sans doute au-dessus des arbres. Mais il y a du vent. Je vais essayer de pousser la pierre. Oh !

Elles reculent devant le jet de soleil qui s'irrue et restent un moment en silence au fond de la salle.

Je n'y vois plus !

MALEINE.

Va voir ! va voir ! J'ai peur !

LA NOURRICE.

Fermez les yeux ! Je crois que je deviens aveugle !

MALEINE.

Je vais voir moi-même.

LA NOURRICE.

Eh bien ?

MALEINE.

Oh ! c'est une fournaise ! et j'ai des meules rouges dans les yeux.

LA NOURRICE.

Mais ne voyez-vous rien ?

MALEINE.

Pas encore ; si ! si ! le ciel est tout bleu. Et la forêt ! Oh ! toute la forêt !

LA NOURRICE

Laissez-moi voir !

MALEINE.

Attends ! Je commence à voir !

LA NOURRICE.

Voyez-vous la ville ?

MALEINE.

Non.

LA NOURRICE.

Et le château ?

MALEINE.

Non.

LA NOURRICE.

C'est qu'il est de l'autre côté.

MALEINE.

Mais cependant... je vois la mer.

LA NOURRICE.

Vous voyez la mer ?

MALEINE.

Oui, oui, c'est la mer ! Elle est verte !

LA NOURRICE.

Mais alors, vous devez voir la ville. Laissez-moi regarder.

MALEINE.

Je vois le phare.

LA NOURRICE.

Vous voyez le phare ?

MALEINE.

Oui. Je crois que c'est le phare...

LA NOURRICE.

Mais alors, vous devez voir la ville.

MALEINE.

Je ne vois pas la ville.

LA NOURRICE.

Vous ne voyez pas le beffroi ?

MALEINE.

Non.

LA NOURRICE.

C'est étonnant !

MALEINE.

Je vois un navire sur la mer !

LA NOURRICE.

Où est-il ?

MALEINE.

Oh ! le vent de la mer agite mes cheveux ! — Mais il n'y a plus de maisons le long des routes !

LA NOURRICE.

Quoi ? — Ne parlez pas ainsi vers l'extérieur, je n'entends rien.

MALEINE.

Il n'y a plus de maisons le long des routes !

LA NOURRICE.

Il n'y a plus de maisons le long des routes ?

MALEINE.

Il n'y a plus de clochers dans la campagne !

LA NOURRICE.

Il n'y a plus de clochers dans la campagne ?

MALEINE.

Il n'y a plus de moulins dans les prairies !... Je ne reconnais plus rien !

LA NOURRICE.

Laissez-moi regarder. — Il n'y a plus un seul paysan dans les champs. Oh ! le grand pont de pierre est démoli. — Mais qu'est-ce qu'ils ont fait du pont-levis ? — Voilà une ferme qui a brûlé ! — Et celle-là aussi ! — Mais celle-là aussi ! — Mais celle-là aussi ! — Mais !... oh ! Maleine ! Maleine !

MALEINE.

Quoi ?

LA NOURRICE.

Tout a brûlé ! tout a brûlé ! tout a brûlé !

MALEINE.

Tout a... ?

LA NOURRICE.

Tout a brûlé, Maleine ! tout a brûlé ! Oh, je vois maintenant !... Il n'y a plus rien !

MALEINE.

Ce n'est pas vrai, laisse-moi voir !

LA NOURRICE.

Aussi loin qu'on peut voir tout a brûlé ! Toute

la ville n'est plus qu'un tas de briques noires. Je ne vois plus que les fossés pleins de pierres du château ! Il n'y a plus un homme ni une bête dans les champs ! Il n'y a plus que les corbeaux dans les prairies ! Il ne reste plus que les arbres !

MALEINE

Mais alors !...

LA NOURRICE.

Ah !...

FIN DU PREMIER ACTE —

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

—

UNE FORÊT

Entrent la princesse Maleine et la Nourrice.

—

MALEINE.

Oh, qu'il fait noir ici !

LA NOURRICE.

Il fait noir ! il fait noir ! une forêt est-elle éclairée comme une salle de fête ? — J'en ai vu de plus noires que celle-ci ; et où il y avait des loups et des sangliers. Je ne sais d'ailleurs s'il n'y en a pas ici ; mais, grâce à Dieu, il passe au

moins un peu de lune et d'étoiles entre les arbres.

MALEINE.

Connais-tu le chemin, nourrice ?

LA NOURRICE.

Le chemin ? Ma foi non ; je ne connais pas le chemin. Croyez-vous que je connaisse tous les chemins ? Vous avez voulu aller à Ysselmonde ; moi, je vous ai suivie ; et voilà où nous en sommes depuis douze heures que vous me promenez par cette forêt, où nous allons mourir de faim, à moins que nous ne soyons dévorées par les ours et les sangliers ; et tout cela pour aller à Ysselmonde où vous serez bien reçue par le prince Hjalmar quand il vous verra venir, la peau sur les os, pâle comme une fille de cire et pauvre comme une qui n'a rien du tout.

MALEINE.

Des hommes !

LA NOURRICE.

N'ayez pas peur ! mettez-vous derrière moi.

Entrent trois pauvres.

LES PAUVRES.

Bonsoir !

LA NOURRICE.

Bonsoir ! où sommes-nous ?

PREMIER PAUVRE.

Dans la forêt.

DEUXIÈME PAUVRE.

Que faites-vous ici ?

LA NOURRICE.

Nous sommes perdues.

DEUXIÈME PAUVRE.

Vous êtes seules ?

LA NOURRICE.

Oui — non, nous sommes ici avec deux hommes.

DEUXIÈME PAUVRE.

Où sont-ils ?

LA NOURRICE.

Ils cherchent le chemin.

DEUXIÈME PAUVRE.

Est-ce qu'ils sont loin ?

LA NOURRICE.

Non, ils vont revenir.

DEUXIÈME PAUVRE.

Quelle est cette petite ? c'est votre fille ?

LA NOURRICE.

Oui, c'est ma fille.

DEUXIÈME PAUVRE.

Elle ne dit rien ; est-ce qu'elle est muette ?

LA NOURRICE.

Non, elle n'est pas du pays.

DEUXIÈME PAUVRE.

Votre fille n'est pas du pays ?

LA NOURRICE.

Si, si, mais elle est malade.

DEUXIÈME PAUVRE.

Elle est maigre. Quel âge a-t-elle ?

LA NOURRICE.

Elle a quinze ans.

DEUXIÈME PAUVRE.

Oh ! oh ! alors elle commence... Où sont-ils ces deux hommes ?

LA NOURRICE.

Ils doivent être aux environs.

DEUXIÈME PAUVRE.

Je n'entends rien.

LA NOURRICE.

C'est qu'ils ne font pas de bruit.

DEUXIÈME PAUVRE.

Voulez-vous venir avec nous ?

TROISIÈME PAUVRE.

Ne dites pas de mauvaises paroles dans la forêt.

MALEINE.

Demande-leur le chemin d'Ysselmonde.

LA NOURRICE.

Quel est le chemin d'Ysselmonde ?

PREMIER PAUVRE.

D'Ysselmonde ?

LA NOURRICE.

Oui.

PREMIER PAUVRE.

Par là !

MALEINE.

Demande-leur ce qui est arrivé.

LA NOURRICE.

Qu'est-ce qui est arrivé ?

PREMIER PAUVRE.

Ce qui est arrivé ?

LA NOURRICE.

Oui ; il y a eu une guerre.

PREMIER PAUVRE.

Oui ; il y a eu une guerre.

MALEINE.

Demande-leur s'il est vrai que le roi et la reine soient morts ?

LA NOURRICE.

Est-ce que le roi et la reine sont morts?

PREMIER PAUVRE.

Le roi et la reine ?

LA NOURRICE.

Oui, le roi Marcellus et la reine Godelive.

PREMIER PAUVRE.

Oui, je crois qu'ils sont morts.

MALEINE.

Ils sont morts ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Oui, je crois qu'ils sont morts ; tout le monde est mort de ce côté-là dans le pays.

MALEINE.

Mais vous ne savez pas depuis quand ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Non.

MALEINE.

Vous ne savez pas comment ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Non.

TROISIÈME PAUVRE.

Les pauvres ne savent jamais rien.

MALEINE.

Avez-vous vu le prince Hjalmar ?

PREMIER PAUVRE.

Oui.

DEUXIÈME PAUVRE.

Il va se marier.

MALEINE.

Le prince Hjalmar va se marier ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Oui.

MALEINE.

Avec qui ?

PREMIER PAUVRE.

Je ne sais pas.

MALEINE.

Mais quand va-t-il se marier ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Je ne sais pas.

LA NOURRICE.

Où pourrons-nous coucher cette nuit ?

DEUXIÈME PAUVRE.

Avec nous.

PREMIER PAUVRE.

Allez chez l'ermite.

LA NOURRICE.

Quel ermite ?

PREMIER PAUVRE.

Là-bas, au carrefour des quatre Judas.

LA NOURRICE.

Au carrefour des quatre Judas ?

TROISIÈME PAUVRE.

Ne criez pas ce nom dans l'obscurité !

Ils sortent tous.

SCÈNE II

—

UNE SALLE DANS LE CHATEAU

On découvre le roi Hjalmar et la reine Anne enlacés.

—

ANNE.

Mon glorieux vainqueur !

LE ROI.

Anne !...

Il l'embrasse.

ANNE.

Attention, votre fils !

Entre le prince Hjalmar ; il va à une fenêtre ouverte, sans les voir.

LE PRINCE HJALMAR.

Il pleut ; un enterrement dans le cimetière : on a creusé deux fosses et le *dies iræ* entre dans la maison. On ne voit que le cimetière par toutes les fenêtres ; il vient manger les jardins du château ; et voilà que les dernières tombes descendent jusqu'à l'étang. On ouvre le cercueil, je vais fermer la fenêtre.

ANNE.

Monseigneur !

HJALMAR.

Ha ! — Je ne vous avais pas vus.

ANNE.

Nous venons d'arriver.

HJALMAR.

Ah !

ANNE.

A quoi songiez-vous, Seigneur ?

HJALMAR.

A rien, Madame.

ANNE.

A rien ? C'est pour la fin du mois, Seigneur...

HJALMAR.

Pour la fin du mois, Madame ?

ANNE.

Vos belles noces...

HJALMAR.

Oui, Madame.

ANNE.

Mais, approchez-vous donc, Seigneur.

LE ROI.

Oui, approche-toi, Hjalmar.

ANNE.

Pourquoi donc êtes-vous si froid ? Avez-vous peur de moi ? Vous êtes presque mon fils cependant ; et je vous aime comme une mère — et peut-être plus qu'une mère ; — donnez-moi votre main.

HJALMAR.

Ma main, Madame ?

ANNE.

Oui, votre main ; et regardez-moi dans les yeux ; — n'y voyez-vous pas que je vous aime ? — Vous ne m'avez jamais embrassée jusqu'ici.

HJALMAR.

Vous embrasser, Madame ?

ANNE.

Oui, m'embrasser ; n'embrassiez-vous pas votre mère ? Je voudrais vous embrasser tous les jours. — J'ai rêvé de vous cette nuit...

HJALMAR.

De moi, Madame ?

ANNE.

Oui, de vous. Je vous dirai mon rêve un jour. — Votre main est toute froide, et vos joues sont brûlantes. Donnez-moi l'autre main.

HJALMAR.

L'autre main ?

ANNE.

Oui. Elle est froide aussi et pâle comme une main de neige. Je voudrais réchauffer ces mains-là ! — Êtes-vous malade ?

HJALMAR.

Oui, Madame.

ANNE.

Notre amour vous guérira.

Ils sortent.

SCÈNE III

—

UNE RUE DU VILLAGE

Entrent la princesse Maleine et la Nourrice.

—

MALEINE.

Se penchant sur le parapet d'un pont.

Je ne me reconnais plus quand je me vois dans l'eau !

LA NOURRICE.

Fermez votre manteau ; on voit les franges d'or de votre robe ; — voici des paysans !

Entrent deux vieux paysans.

PREMIER PAYSAN.

Voilà la fille !

SECOND PAYSAN.

Celle qui est arrivée aujourd'hui ?

PREMIER PAYSAN.

Oui ; avec une vieille.

SECOND PAYSAN.

D'où vient-elle ?

PREMIER PAYSAN.

On ne sait pas.

SECOND PAYSAN.

Alors ça ne me dit rien de bon.

PREMIER PAYSAN.

On en parle dans tout le village.

SECOND PAYSAN.

Elle n'est pas extraordinaire cependant.

PREMIER PAYSAN.

Elle est maigre.

SECOND PAYSAN.

Où demeure-t-elle ?

PREMIER PAYSAN.

Au « *Lion bleu* ».

SECOND PAYSAN.

Est-ce qu'elle a de l'argent ?

PREMIER PAYSAN.

On dit que oui.

SECOND PAYSAN.

Il faudrait voir.

Ils sortent. — Entre un vacher.

LE VACHER.

Bonsoir !

MALEINE ET LA NOURRICE.

Bonsoir !

LE VACHER.

Il fait beau ce soir.

LA NOURRICE.

Oui, il fait assez beau.

LE VACHER.

C'est grâce à la lune.

LA NOURRICE.

Oui.

LE VACHER.

Mais il a fait chaud pendant le jour.

LA NOURRICE.

Oh ! oui, il a fait chaud pendant le jour.

LE VACHER.

Descendant vers l'eau.

Je m'en vais me baigner.

LA NOURRICE.

Vous baigner ?

LE VACHER.

Oui, je vais me déshabiller ici.

LA NOURRICE.

Vous déshabiller devant nous ?...

LE VACHER.

Oui.

LA NOURRICE.

A Maleine.

Venez !

LE VACHER.

Vous n'avez jamais vu un homme tout nu ?

Entre, en courant, une vieille femme en pleurs; elle va crier à la porte de l'auberge du « Lion bleu ».

LA VIEILLE FEMME.

Au secours ! au secours ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ouvrez donc ! Ils s'assassinent avec de grands couteaux !

DES BUVEURS,

ouvrant la porte.

Qu'y a-t-il ?

LA VIEILLE FEMME.

Mon fils! mon pauvre fils ! Ils s'assassinent avec de grands couteaux ! avec de grands couteaux de cuisine !

DES VOIX AUX FENÊTRES.

Qu'y a-t-il ?

LES BUVEURS.

Une bataille !

DES VOIX AUX FENÊTRES.

Allons voir ça !

LES BUVEURS.

Où sont-ils ?

LA VIEILLE FEMME.

Derrière « *l'Étoile d'or* », il se bat avec le forgeron, à cause de cette fille qui est venue au village aujourd'hui, ils saignent déjà tous les deux !

LES BUVEURS.

Ils saignent déjà tous les deux ?

LA VIEILLE FEMME.

Il y a déjà du sang sur les murs !

LES UNS.

Il y a déjà du sang sur les murs ?

LES AUTRES.

Allons voir ! Où sont-ils ?

LA VIEILLE FEMME.

Derrière « *l'Étoile d'or* », on peut les voir d'ici.

LES BUVEURS.

On peut les voir d'ici ? — avec de grands

couteaux de cuisine ? — comme ils doivent saigner ! — Attention, le prince !

Ils rentrent tous dans l'auberge du « Lion bleu », entraînant la vieille femme qui crie et se débat. — Entrent le prince Hjalmar et Angus.

MALEINE,
A la Nourrice.

Hjalmar !

LA NOURRICE.

Cachez-vous !

Elles sortent.

ANGUS.

Avez-vous vu cette petite paysanne ?

HJALMAR.

Entrevue... entrevue...

ANGUS.

Elle est étrange.

HJALMAR.

Je ne l'aime pas.

ANGUS.

Moi, je la trouve admirable ; et je vais en parler à la princesse Uglyane. Il lui faut une suivante. Oh, comme vous êtes pâle ?

HJALMAR.

Je suis pâle ?

ANGUS.

Extraordinairement pâle ! Êtes-vous malade ?

HJALMAR.

Non ; c'est cette journée d'automne si étrangement chaude ; j'ai cru vivre tout le jour dans une salle pleine de fiévreux ; et maintenant, cette nuit froide comme une cave ! Je ne suis pas sorti du château aujourd'hui et cette humidité du soir m'a saisi dans l'avenue.

ANGUS.

Prenez garde ! Il y a beaucoup de malades au village.

HJALMAR.

Oui, ce sont les marais ; et voilà que je suis au milieu des marais, moi aussi !

ANGUS.

Quoi ?

HJALMAR.

J'ai entrevu aujourd'hui les flammes de

péchés auxquels je n'ose pas encore donner un nom !

ANGUS.

Je ne comprends pas.

HJALMAR.

Je n'ai pas compris non plus certains mots de la reine Anne, mais j'ai peur de comprendre !

ANGUS.

Mais qu'est-il arrivé ?

HJALMAR.

Peu de chose ; mais j'ai peur de ce que je verrai de l'autre côté de mes noces... Oh ! oh ! regardez donc, Angus !

Ici l'on voit le Roi et la reine Anne qui s'embrassent à une fenêtre du château.

ANGUS.

Attention ! ne regardez pas, ils vont nous voir.

HJALMAR.

Non, nous sommes dans l'obscurité et leur chambre est éclairée. Mais voyez donc comme le ciel devient rouge au-dessus du château !

ANGUS.

Il y aura une tempête demain.

HJALMAR.

Elle ne l'aime pas cependant...

ANGUS.

Allons-nous-en !

HJALMAR.

Je n'ose plus regarder ce ciel-là ; et Dieu sait quelles couleurs il a pris au-dessus de nous aujourd'hui ! Vous ne savez pas ce que j'ai entrevu cette après-midi dans ce château que je crois vénéneux, et où les mains de la reine Anne m'ont mis en sueur plus que ce soleil de septembre sur les murs !

ANGUS.

Mais qu'est-il donc arrivé ?

HJALMAR.

N'en parlons plus ! — où est-elle cette petite paysanne ?

Cris dans l'auberge du « Lion bleu ».

ANGUS.

Qu'est-ce que c'est ?

HJALMAR.

Je ne sais ; il y a eu toute l'après-midi une

étrange agitation dans le village. Allons-nous-en, vous comprendrez un jour ce que j'ai dit.

Ils sortent.

UN BUVEUR,
ouvrant la porte de l'auberge.

Il est parti !

TOUS LES BUVEURS,
sur le seuil.

Il est parti ? — Maintenant nous pouvons voir ! — Comme ils doivent saigner ! — Ils sont peut-être morts !

Ils sortent tous.

SCÈNE IV

—

UN APPARTEMENT DU CHATEAU

On découvre la reine Anne, la princesse Uglyane, la princesse Maleine, vêtue comme une suivante et une suivante.

—

ANNE.

APPORTEZ un autre manteau. — Je crois que le vert siéra mieux.

UGLYANE.

Je n'en veux pas; — un manteau de velours vert paon, sur une robe vert d'eau !

ANNE.

Je ne sais pas...

UGLYANE.

« *Je ne sais pas! je ne sais pas!* » Vous ne savez jamais quand il s'agit des autres !

ANNE.

Voyons, ne te fâche pas ! J'ai cru bien faire en te disant cela ; tu vas arriver toute rouge au rendez-vous.

UGLYANE.

Je vais arriver toute rouge au rendez-vous ! Ah ! c'est à se jeter par les fenêtres ! Vous ne savez plus qu'imaginer pour me faire souffrir !

ANNE.

Uglyane ! Uglyane ! Voyons, voyons. — Apportez un autre manteau.

LA SUIVANTE.

Celui-ci, Madame ?

UGLYANE.

Oui ? — oh, oui !

ANNE.

Oui ; — tourne-toi ; — oui, oui, cela vaut infiniment mieux.

UGLYANE.

Et mes cheveux ? — ainsi ?

ANNE.

Il faudrait les lisser un peu sur le front.

UGLYANE.

Où est mon miroir ?

ANNE.

Où est son miroir ?

A Maleine.

Vous ne faites rien, vous ? Apportez son miroir ! — Elle est ici depuis huit jours et elle ne saura jamais rien ! — Est-ce que vous venez de la lune ? — Allons ! arrivez donc ! Où êtes-vous ?

MALEINE.

Ici, Madame.

UGLYANE.

Mais ne penchez pas ainsi ce miroir ! — J'y vois tous les saules pleureurs du jardin, ils ont l'air de pleurer sur votre visage.

ANNE.

Oui, ainsi ! — mais laisse-les s'étaler sur le dos. — Malheureusement il fera trop noir dans le bois...

UGLYANE.

Il fera noir ?

ANNE.

Il ne te verra pas, — il y a de gros nuages sur la lune.

UGLYANE.

Mais pourquoi veut-il que je vienne au jardin ? Si c'était au mois de juillet, ou bien pendant le jour ; mais le soir, en automne ! il fait froid ! il pleut ! il y a du vent ! Mettrai-je des bijoux ?

ANNE.

Évidemment. — Mais nous allons...

Elle lui parle à l'oreille.

UGLYANE.

Oui.

ANNE.

A Maleine et à la suivante.

Allez-vous-en, et ne revenez pas avant qu'on vous appelle.

Sortent la princesse Maleine et la suivante.

SCÈNE V

—

UN CORRIDOR DU CHATEAU

Entre la princesse Maleine.
Elle va frapper à une porte au bout du corridor

—

ANNE.

A l'intérieur.

Qui est là ?

MALEINE.

Moi !

ANNE.

Qui, vous ?

MALEINE.

La princesse Ma... la nouvelle suivante.

ANNE,

entre-bâillant la porte.

Que venez-vous faire ici?

MALEINE.

Je viens de la part...

ANNE.

N'entrez pas! eh bien?

MALEINE.

Je viens de la part du prince Hjalmar...

ANNE.

Oui, oui, elle vient! elle vient! un moment! Il n'est pas encore huit heures, — laissez-nous!

MALEINE.

Un officier m'a dit qu'il était absent.

ANNE.

Qui est absent?

MALEINE.

Le prince Hjalmar.

ANNE.

Le prince Hjalmar est absent ?

MALEINE.

Il a quitté le château...

ANNE.

Où est-il allé ?

UGLYANE,
— de l'intérieur. —

Qu'est-ce qu'il y a ?

ANNE.

Le prince a quitté le château !

UGLYANE,
par l'entre-bâillement de la porte.

Quoi ?

ANNE.

Le prince a quitté le château !

MALEINE.

Oui.

UGLYANE.

Ce n'est pas possible !

ANNE.

Où est-il allé ?

MALEINE.

Je ne sais pas. Je crois qu'il est allé vers la forêt; et il fait dire qu'il ne pourra pas venir au rendez-vous.

ANNE.

Qui vous a dit cela?

MALEINE.

Un officier.

ANNE.

Quel officier?

MALEINE.

Je ne sais pas son nom.

ANNE.

Où est-il, cet officier?

MALEINE.

Il est parti avec le prince.

ANNE.

Pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

MALEINE.

J'ai dit que vous vouliez être seules.

ANNE.

Qui vous avait chargée de dire cela ? Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? Allez-vous-en !

La porte se referme. Maleine sort.

SCÈNE VI

UN BOIS DANS UN PARC

HJALMAR.

Elle m'a dit de l'attendre auprès du jet d'eau. Je veux la voir enfin en présence du soir... Je veux voir si la nuit la fera réfléchir. — Est-ce qu'elle aurait un peu de silence dans le cœur ? — Je n'ai jamais vu ce bois d'automne plus étrange que ce soir. Je n'ai jamais vu ce bois plus obscur que ce soir ; à quelles clartés allons-nous donc nous voir ? Je ne distingue pas mes mains ! — Mais qu'est-ce que toutes

ces lueurs autour de moi ? Tous les hiboux du parc sont donc venus ici ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! au cimetière ! auprès des morts !

Il leur jette de la terre.

Est-ce qu'on vous invite aux nuits de noces ? Voilà que j'ai des mains de fossoyeur à présent. — Oh ! je ne reviendrai pas souvent ! — Attention ! elle vient ! — Est-ce que c'est le vent ? — Oh ! comme les feuilles tombent autour de moi ! — Mais il y a là un arbre qui se dépouille absolument ! Et comme les nuages s'agitent sur la lune ! — Mais ce sont des feuilles de saule pleureur qui tombent ainsi sur mes mains ! — Oh ! je suis mal venu ici ! — Je n'ai jamais vu ce bois plus étrange que ce soir ! — Je n'ai jamais vu plus de présages que ce soir ! — Elle est là !

Entre la princesse Maleine.

MALEINE.

Où êtes-vous, Seigneur ?

HJALMAR.

Ici.

MALEINE.

Où donc ? — Je ne vois pas.

HJALMAR.

Ici, près du jet d'eau. — Nous nous entreverrons à la clarté de l'eau. Il fait étrange ici ce soir.

MALEINE.

Oui ; — j'ai peur ! — ah ! je vous ai trouvé !

HJALMAR.

Pourquoi tremblez-vous ?

MALEINE.

Je ne tremble pas.

HJALMAR.

Je ne vous vois pas. — Venez ici ; il fait plus clair, et renversez un peu la tête vers le ciel. — Vous êtes étrange aussi ce soir ! — On dirait que mes yeux se sont ouverts ce soir. — On dirait que mon cœur s'est entr'ouvert ce soir... — Mais je crois que vous êtes vraiment belle ! — Mais vous êtes étrangement belle, Uglyane ! — Il me semble que je ne vous aie jamais regardée jusqu'ici. — Mais je crois que vous êtes étrangement belle ! — Il y a quelque chose

autour de vous ce soir... — Allons ailleurs, à la lumière ! Venez !

MALEINE.

Pas encore.

HJALMAR.

Uglyane ! Uglyane !

Il l'embrasse ; ici le jet d'eau, agité par le vent, se penche et vient retomber sur eux.

MALEINE.

J'ai peur !

HJALMAR.

Allons plus loin...

MALEINE.

Quelqu'un pleure ici...

HJALMAR.

Quelqu'un pleure ici ?...

MALEINE.

J'ai peur.

HJALMAR.

Mais n'entendez-vous pas que c'est le vent ?

MALEINE.

Mais qu'est-ce que tous ces yeux dans les arbres ?

HJALMAR.

Où donc ? Oh ! ce sont les hiboux qui sont revenus ! Je vais les chasser.

Il leur jette de la terre.

Allez-vous-en ! allez-vous-en !

MALEINE.

Il y en a un qui ne veut pas s'en aller !

HJALMAR.

Où est-il ?

MALEINE.

Sur le saule pleureur.

HJALMAR.

Allez-vous-en !

MALEINE.

Il ne s'en va pas !

HJALMAR.

Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Il lui jette de la terre.

MALEINE.

Oh ! vous avez jeté de la terre sur moi !

HJALMAR.

J'ai jeté de la terre sur vous ?

MALEINE.

Oui, elle est retombée sur moi !

HJALMAR.

Oh ! ma pauvre Uglyane !

MALEINE.

J'ai peur !

HJALMAR.

Vous avez peur auprès de moi ?

MALEINE.

Il y a là des flammes entre les arbres.

HJALMAR.

Ce n'est rien ; — ce sont des éclairs, il a fait très chaud aujourd'hui.

MALEINE.

J'ai peur ! oh ! qui est-ce qui remue la terre autour de nous ?

HJALMAR.

Ce n'est rien ; c'est une taupe, une pauvre petite taupe qui travaille.

MALEINE.

J'ai peur !...

HJALMAR.

Mais nous sommes dans le parc...

MALEINE.

Y a-t-il des murs autour du parc ?

HJALMAR.

Mais oui ; il y a des murs et des fossés autour du parc.

MALEINE.

Et personne ne peut entrer ?

HJALMAR.

Non ; — mais il y a bien des choses inconnues qui entrent malgré tout.

— Un silence.

Uglyane ! regardez-moi...

MALEINE.

Oui.

— Un silence. —

HJALMAR.

A quoi songez-vous ?

MALEINE.

Je suis triste !

HJALMAR.

Vous êtes triste ? à quoi songez-vous, Uglyane ?

MALEINE.

Je songe à la princesse Maleine.

HJALMAR.

Vous dites ?

MALEINE.

Je songe à la princesse Maleine.

HJALMAR.

Vous connaissez la princesse Maleine ?

MALEINE.

Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR.

Quoi ?

MALEINE.

Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR.

Vous n'êtes pas Uglyane ?

MALEINE.

Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR.

Vous êtes la princesse Maleine ! Vous êtes la princesse Maleine ! Mais elle est morte !

MALEINE.

Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR.

Ici la lune passe entre les arbres et éclaire la princesse Maleine.

Oh ! Maleine ! — Mais d'où venez-vous ? et comment êtes-vous venue jusqu'ici ? Mais comment êtes-vous venue jusqu'ici ?

MALEINE.

Je ne sais pas.

HJALMAR.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! d'où me suis-je évadé aujourd'hui ! Et quelle

pierre vous avez soulevée cette nuit ! Mon Dieu ! mon Dieu ! de quel tombeau suis-je sorti ce soir ! — Maleine ! Maleine ! qu'allons-nous faire ? — Maleine !... Je crois que je suis dans le ciel jusqu'au cœur !...

MALEINE.

Oh ! moi aussi !

Ici le jet d'eau sanglote étrangement et meurt.

TOUS DEUX,
se retournant.

Oh !

MALEINE.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a maintenant ?

HJALMAR.

Ne pleurez pas ; n'ayez pas peur. C'est le jet d'eau qui sanglote...

MALEINE.

Qu'est-ce qui arrive ici ? qu'est-ce qui va arriver ? Je veux m'en aller ! je veux m'en aller ! je veux m'en aller !

HJALMAR.

Ne pleurez pas !

MALEINE.

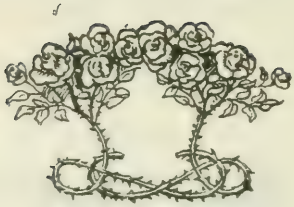
Je veux m'en aller !

HJALMAR.

Il est mort ; allons ailleurs.

Ils sortent.

— FIN DU DEUXIÈME ACTE —



ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

—

UN APPARTEMENT DU CHATEAU

On découvre le Roi. — Entre le prince Hjalmar.

—

HJALMAR.

Mon père ?

LE ROI.

Hjalmar ?

HJALMAR.

J'aurais à vous parler, mon père.

LE ROI.

De quoi voulez-vous me parler ?

HJALMAR.

Vous êtes malade, mon père ?

LE ROI.

Oui ; je suis malade, et voyez comme je deviens vieux ! Presque tous mes cheveux sont tombés ; voyez comme mes mains tremblent ; et je crois que j'ai toutes les flammes de l'enfer dans la tête !

HJALMAR.

Mon père ! mon pauvre père ! Il faudrait vous éloigner ; aller ailleurs, peut-être... je ne sais pas...

LE ROI.

Je ne puis pas m'éloigner ! — Pourquoi êtes-vous venu ? J'attends quelqu'un.

HJALMAR.

J'avais à vous parler.

LE ROI.

De quoi ?

HJALMAR.

De la princesse Maleine.

LE ROI.

De quoi ? — Je n'entends presque plus.

HJALMAR.

De la princesse Maleine. La princesse Maleine est revenue.

LE ROI.

La princesse Maleine est revenue ?

HJALMAR.

Oui.

LE ROI.

Mais elle est morte !

HJALMAR.

Elle est revenue.

LE ROI.

Mais je l'ai vue morte !

HJALMAR.

Elle est revenue.

LE ROI.

Où est-elle ?

HJALMAR.

Ici.

LE ROI.

Ici, dans le château ?

HJALMAR.

Oui.

LE ROI.

Montrez-la ! Je veux la voir !

HJALMAR.

Pas encore. — Mon père, je ne peux plus épouser Uglyane.

LE ROI.

Vous ne pouvez plus épouser Uglyane ?

HJALMAR.

Je n'ai jamais aimé que la princesse Maleine.

LE ROI.

Ce n'est pas possible, Hjalmar !... Hjalmar !... Mais elle va s'en aller !...

HJALMAR.

Qui ?

LE ROI.

Anne !

HJALMAR.

Il faudrait l'y préparer peu à peu.

LE ROI.

Moi ? — l'y préparer ? — Écoutez... je crois qu'elle monte l'escalier. Mon Dieu !... Mon Dieu ! que va-t-il arriver ? — Hjalmar, attendez !...

Il sort.

HJALMAR.

Mon père ! mon pauvre père ! — Elle le fera mourir avant la fin du mois !

Rentre le Roi.

LE ROI

Ne lui dites rien aujourd'hui !

Il sort.

HJALMAR.

Mon Dieu ! mon Dieu ! — Je crois que je l'entends dans l'oratoire. — Elle va venir ici. — Depuis quelques jours elle me suit comme mon ombre.

Entre la reine Anne.

Bonsoir, Madame.

ANNE.

Ah ! c'est vous, Hjalmar. — Je ne m'attendais pas...

HJALMAR.

J'avais à vous parler, Madame.

ANNE.

Vous n'aviez jamais rien à me dire... Sommes-nous seuls ?

HJALMAR.

Oui, Madame.

ANNE.

Alors venez ici. Asseyez-vous ici.

HJALMAR.

Ce n'est qu'un mot, Madame. — Avez-vous entendu parler de la princesse Maleine ?

ANNE.

De la princesse Maleine ?

HJALMAR.

Oui, Madame.

ANNE.

Oui, Hjalmar ; mais elle est morte.

HJALMAR.

On dit qu'elle vit peut-être.

ANNE.

Mais c'est le roi lui-même qui l'a tuée.

HJALMAR.

On dit qu'elle vit peut-être.

ANNE.

Tant mieux pour elle.

HJALMAR.

Vous la verrez peut-être.

ANNE.

Ah ! ah ! ah ! dans l'autre monde alors ?

HJALMAR.

Ah !...

— Il sort. —

ANNE.

Où allez-vous, Seigneur ? et pourquoi fuyez-vous ? — Mais pourquoi fuyez-vous ?

Elle sort.

SCÈNE II

UNE SALLE D'APPARAT DANS LE CHATEAU

On découvre le Roi, la reine Anne, Hjalmar, Uglyane, Angus, des dames d'honneur, des seigneurs, etc. On danse. Musique.

ANNE.

Venez, ici, Monseigneur ; vous me semblez transfiguré ce soir.

HJALMAR.

Ma fiancée n'est-elle pas près de moi ?

ANNE.

Laissez-moi mettre un peu la main sur votre cœur. Oh ! il bat déjà des ailes comme s'il voulait voler vers je ne sais quel ciel !

HJALMAR.

C'est votre main qui le retient, Madame.

ANNE.

Je ne comprends pas... je ne comprends pas. Vous m'expliquerez cela plus tard.

Au Roi.

Vous êtes triste, Seigneur ; à quoi songez-vous ?

LE ROI.

Moi ? — Je ne suis pas triste, mais je deviens très vieux...

ANNE.

Voyons, ne dites pas cela un soir de fête ! Admirez plutôt votre fils ; n'est-il pas admirable ainsi en pourpoint de soie noire et violette ? et n'ai-je pas choisi un bel époux pour ma fille ?

HJALMAR.

Madame, je m'en vais retrouver Angus. Il jettera de l'eau sur le feu, tandis que vous n'y versez que de l'huile...

ANNE.

Mais ne nous revenez pas tout transi de la pluie de ses sages paroles...

HJALMAR.

Elles tomberont en plein soleil !

ANGUS.

Hjalmar ! Hjalmar !

HJALMAR.

Oh ! je sais ce que vous allez dire ; mais il n'est pas question de ce que vous croyez.

ANGUS.

Je ne vous reconnais plus ; — mais que vous est-il donc arrivé hier soir ?

HJALMAR.

Hier soir ? — Oh, il est arrivé d'étranges choses hier soir ! — Mais j'aime mieux ne pas en parler à présent. Allez une nuit dans le bois du parc, près du jet d'eau ; et vous remarquerez que c'est à certains moments seulement, et lorsqu'on les regarde, que les choses se tiennent tranquilles comme des enfants sages et ne semblent pas étranges et bizarres ; mais dès qu'on leur tourne le dos, elles vous font des grimaces et vous jouent de mauvais tours.

ANGUS.

Je ne comprends pas.

HJALMAR.

Moi non plus; mais j'aime mieux être au milieu des hommes; fussent-ils tous contre moi.

ANGUS.

Quoi ?

HJALMAR.

Ne vous éloignez pas.

ANGUS.

Pourquoi ?

HJALMAR.

Je ne sais pas encore.

ANNE.

Avez-vous bientôt fini, Monseigneur ? On n'abandonne pas ainsi sa fiancée !

HJALMAR.

J'accours, Madame.

A Uglyane.

Angus vient de me raconter une étrange aventure, Uglyane.

UGLYANE.

Vraiment ?...

HJALMAR.

Oui. — Il s'agit d'une jeune fille ; une pauvre jeune fille qui a perdu tous les biens qu'elle avait...

UGLYANE.

Oh !

HJALMAR.

Et elle veut l'épouser malgré tout. Elle l'attend au jardin tous les soirs ; elle le poursuit au clair de lune ; il n'a plus un instant de repos.

UGLYANE.

Que va-t-il faire ?

HJALMAR.

Il n'en sait rien. Je lui ai dit de faire lever les ponts-levis et de mettre un homme d'armes à chaque porte, afin qu'elle ne puisse plus entrer ; il ne veut pas...

UGLYANE.

Pourquoi ?

HJALMAR.

Je n'en sais rien. — Oh ! ma chère Uglyane !

ANGUS,
A Hjalmar.

Ne grelottez-vous pas en entrant dans les grottes de glace du mariage ?

HJALMAR.

Nous en ferons des grottes de flammes !

LE ROI,
très haut.

Je ne vois pas du tout danser d'ici.

ANNE.

Mais vous êtes à trois pas des danseurs, Monseigneur.

LE ROI.

Je croyais en être très loin.

ANGUS,
A Hjalmar.

Avez-vous remarqué comme votre père a l'air pâle et fatigué depuis quelque temps ?

HJALMAR.

Oui, oui...

ANGUS.

Il vieillit étrangement.

LE ROI,
très haut.

Je crois que la mort commence à frapper à ma porte !

Ils tressaillent tous. — Silence.
La musique cesse subitement et on entend frapper à une porte.

ANNE.

On frappe à la petite porte !

HJALMAR.

Entrez !

La porte s'entr'ouvre et on aperçoit,
dans l'entre-bâillement, la princesse Maleine
en longs vêtements blancs de fiancée.

ANNE.

Qui est-ce qui entre ?

HJALMAR.

La princesse Maleine !

ANNE.

Qui ?

HJALMAR.

La princesse Maleine !

LE ROI.

Fermez la porte.

TOUS.

Fermez la porte !

HJALMAR.

Pourquoi fermer la porte ?

Le Roi tombe.

ANGUS.

Au secours ! le roi se trouve mal !

HJALMAR.

Mon père ! — Aidez-moi !...

UNE DAME D'HONNEUR.

Allez chercher un prêtre !

UN SEIGNEUR.

Ouvrez les fenêtres !

ANGUS.

Écartez-vous ! Écartez-vous !

HJALMAR.

Appelez un médecin ! Portons-le sur son lit ! Aidez-moi !

ANGUS.

Il y a une étrange tempête au-dessus du château.

Ils sortent tous.

SCÈNE III

—

DEVANT LE CHATEAU

Entrent le Roi et la reine Anne.

—

LE ROI.

Mais on pourrait peut-être éloigner la petite ?

ANNE.

Et la revoir le lendemain ? — ou bien faut-il attendre une mer de misères ? faut-il attendre que Hjalmar la rejoigne ? — faut-il...

LE ROI.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que voulez-vous que je fasse ?

ANNE.

Vous ferez ce que vous voudrez ; vous avez à choisir entre cette fille et moi.

LE ROI.

On ne sait jamais ce qu'il pense...

ANNE.

Je sais qu'il ne l'aime pas. Il l'a crue morte. Avez-vous vu couler une larme sur ses joues ?

LE ROI.

Elles ne coulent pas toujours sur les joues.

ANNE.

Il ne se serait pas jeté dans les bras d'Uglyane.

LE ROI.

Attendez quelques jours. — Il pourrait en mourir...

ANNE.

Nous attendrons. — Il ne s'en apercevra pas.

LE ROI.

Je n'ai pas d'autre enfant...

ANNE.

Mais c'est pourquoi il faut le rendre heureux.

— Attention ! il arrive avec sa mendiante de cire ; il l'a promenée autour des marais, et l'air du soir l'a déjà rendue plus verte qu'une noyée de quatre semaines.

Entrent le prince Hjalmar et la princesse Maleine.

Bonsoir, Hjalmar. — Bonsoir, Maleine ! vous avez fait une belle promenade ?

HJALMAR.

Oui, Madame.

ANNE.

Il vaut mieux cependant ne pas sortir le soir. Il faut que Maleine soit prudente. Elle me semble un peu pâle déjà. L'air des marais est très pernicieux.

MALEINE.

On me l'a dit, Madame.

ANNE.

Oh ! c'est un véritable poison.

HJALMAR.

Nous n'étions pas sortis de toute la journée ; et le clair de lune nous a entraînés ; nous avons été voir les moulins à vent le long du canal.

ANNE.

Il faut être prudente au commencement; j'ai été malade moi aussi.

LE ROI.

Tout le monde est malade en venant ici...

HJALMAR.

Il y a beaucoup de malades au village.

LE ROI.

Et beaucoup de morts au cimetière!

ANNE.

Voyons! n'effrayez pas cette enfant!

Entre le Fou.

HJALMAR.

Maleine, le fou!

MALEINE.

Oh!

ANNE.

Vous ne l'aviez pas encore vu, Maleine? N'ayez pas peur, n'ayez pas peur; il ne fait pas de mal. Il erre ainsi tous les soirs.

HJALMAR.

Il va, toutes les nuits, creuser des fosses dans les vergers.

MALEINE.

Pourquoi ?

HJALMAR.

On ne sait pas.

MALEINE.

Est-ce moi qu'il montre du doigt ?

HJALMAR.

Oui, n'y fais pas attention.

MALEINE.

Il fait le signe de la croix !

LE FOU.

Oh ! oh ! oh !

MALEINE.

J'ai peur !

HJALMAR.

Il a l'air épouvanté.

LE FOU.

Oh ! oh ! oh !

HJALMAR.

Il s'en va.

— Sort le Fou. —

ANNE.

A quand les noces, Maleine ?

HJALMAR.

Avant la fin du mois, si mon père y consent.

LE ROI.

Oui, oui...

ANNE.

Vous savez que je reste ici jusqu'à vos noces; et Uglyane aussi; oh ! la pauvre Uglyane ! Hjalmar, Hjalmar, l'avez-vous abandonnée !

HJALMAR.

Madame !...

ANNE.

Oh ! n'ayez pas de remords, il vaut mieux vous le dire aujourd'hui; elle obéissait à son père plus qu'à son cœur ; elle vous aimait cependant ; mais que voulez-vous ? elle a été élevée et elle a passé son enfance avec le prince Osric, son cousin, et cela ne s'oublie pas; elle a pleuré

toutes les larmes de son pauvre petit cœur en le quittant, et j'ai dû la traîner jusqu'ici.

MALEINE.

Il y a quelque chose de noir qui arrive.

LE ROI.

De qui parlez-vous ?

HJALMAR.

Quoi ?

MALEINE.

Il y a quelque chose de noir qui arrive.

HJALMAR.

Où donc ?

MALEINE.

Là-bas ; dans le brouillard, du côté du cimetière.

HJALMAR.

Ah ! ce sont les sept béguines.

MALEINE.

Sept béguines !

ANNE.

Oui ; elles viennent filer pour vos noces.

Entrent la Nourrice et les Sept Béguines.

LA NOURRICE.

Bonsoir ! Bonsoir, Maleine !

LES SEPT BÉGUINES.

Bonsoir !

TOUS.

Bonsoir, mes sœurs !

MALEINE.

Oh ! qu'est-ce qu'elle porte ?

HJALMAR.

Qui ?

MALEINE.

La troisième, la vieille.

LA NOURRICE.

C'est de la toile pour vous, Maleine.

Sortent les Sept Béguines. — On entend sonner une cloche.

HJALMAR.

On sonne les vêpres ; — viens, Maleine.

MALEINE.

J'ai froid !

HJALMAR.

Tu es pâle, rentrons !

MALEINE.

Oh ! comme il y a des corbeaux autour de nous !

— Croassements. —

HJALMAR.

Viens !

MALEINE.

Mais qu'est-ce que toutes ces flammes sur les marais ?

Feux follets sur les marais.

LA NOURRICE.

On dit que ce sont des âmes.

HJALMAR.

Ce sont des feux follets. — Viens.

MALEINE.

Oh ! il y en a un très long qui va au cimetière !

HJALMAR.

Viens ; viens.

LE ROI.

Je rentre aussi. — Anne, venez-vous ?

ANNE.

Je vous suis.

Sortent le Roi, Hjalmar et Maleine.

Maleine m'a l'air un peu malade. Il faudra la soigner.

LA NOURRICE.

Elle est un peu pâle, Madame. Mais elle n'est pas malade. Elle est plus forte que vous ne le croyez.

ANNE.

Je ne serais pas étonnée si elle tombait malade...

Elle sort avec la Nourrice.

SCÈNE IV

UNE CHAMBRE DANS LA MAISON DU MÉDECIN

— Entre le Médecin. —

LE MÉDECIN.

Elle m'a demandé du poison ; il y a un mystère au-dessus du château et je crois que ses murs vont tomber sur nos têtes ; et malheur

aux petits qui sont dans la maison ! Il y a déjà d'étranges rumeurs autour de nous ; et il me semble que de l'autre côté de ce monde on commence à s'inquiéter un peu de l'adultère. En attendant, ils entrent dans la misère jusqu'aux lèvres ; et le vieux roi va mourir dans le lit de la reine avant la fin du mois... Il blanchit étrangement depuis quelques semaines et son esprit commence à chanceler en même temps que son corps. Il ne faut pas que je me trouve au milieu des tempêtes qui vont venir, il serait temps de s'en aller, il serait temps de s'en aller, et je n'ai pas envie d'entrer aveuglément avec elle en cet enfer ! Il faut que je lui donne quelque poison presque inoffensif, qui lui fasse illusion ; et j'ouvrirai les yeux avant qu'on ne ferme un tombeau. En attendant, je m'en lave les mains... Je ne veux pas mourir en essayant de soutenir une tour qui s'écroule !

Il sort.

SCÈNE V

—

UNE COUR DU CHATEAU

Entre le Roi.

—

LE ROI.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Je voudrais être ailleurs ! Je voudrais pouvoir dormir jusqu'à la fin du mois ; et que je serais heureux de mourir ! Elle me conduit comme un pauvre épagneul ; elle va m'entraîner dans une forêt de crimes, et les flammes de l'enfer sont au bout de ma route ! Mon Dieu, si je pouvais revenir sur mes pas ! Mais n'y avait-il pas moyen d'éloigner la petite ? J'ai pleuré ce matin en la voyant malade ! Si elle pouvait quitter ce château vénéneux !... Je voudrais m'en aller n'importe où ! n'importe où ! Je voudrais voir les tours s'écrouler dans l'étang ! Il me semble que tout ce que

je mange est empoisonné ; et je crois que le ciel est vénéneux ce soir ! — Mais ce poison, mon Dieu, dans ce petit corps blanc !... oh ! oh ! oh !

Entre la reine Anne.

Ils arrivent ?

ANNE.

Oui, ils viennent.

LE ROI.

Je m'en vais.

ANNE.

Quoi ?

LE ROI.

Je m'en vais ; je ne puis plus voir cela.

ANNE.

Qu'est-ce que c'est ? vous allez rester. Asseyez-vous là. N'ayez pas l'air étrange !

LE ROI.

J'ai l'air étrange ?

ANNE.

Oui. Ils s'en apercevront. Ayez l'air plus heureux.

LE ROI.

Oh ! oh ! heureux !

ANNE.

Voyons, taisez-vous; ils sont là.

LE ROI.

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme elle est pâle !

Entrent le prince Hjalmar,
Maleine et le Petit Allan.

ANNE.

Eh bien, Maleine, comment allez-vous ?

MALEINE.

Un peu mieux; un peu mieux.

ANNE.

Vous avez meilleure mine; asseyez-vous ici, Maleine. J'ai fait apporter des coussins ; l'air est très pur ce soir.

LE ROI.

Il y a des étoiles.

ANNE.

Je n'en vois pas.

LE ROI.

Je croyais en voir là-bas.

ANNE.

Où sont vos idées ?

LE ROI.

Je ne sais pas.

ANNE.

Êtes-vous bien ainsi, Maleine ?

MALEINE.

Oui, oui.

ANNE.

Êtes-vous fatiguée ?

MALEINE.

Un peu, Madame.

ANNE.

Je vais mettre ce coussin sous votre coude.

MALEINE.

Merci, Madame.

HJALMAR.

Elle est si résignée ! Oh ! ma pauvre Maleine !

ANNE.

Voyons, voyons ; ce n'est rien. Il faut du cou-

rage ; c'est l'air des marais. Uglyane est malade elle aussi.

HJALMAR.

Uglyane est malade ?

ANNE.

Elle est malade comme Maleine ; elle ne quitte plus sa chambre.

LE ROI.

Maleine ferait mieux de quitter le château.

ANNE.

Quoi ?

LE ROI.

Je disais que Maleine ferait peut-être mieux d'aller ailleurs...

HJALMAR.

Je l'ai dit également.

ANNE.

Où irait-elle ?

LE ROI.

Je ne sais pas.

ANNE.

Non, non, il vaut mieux qu'elle reste ici ; elle se fera à l'air des marais. J'ai été malade moi

aussi ; où la soignera-t-on mieux qu'ici ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux qu'elle reste ici ?

LE ROI.

Oh ! oh !

ANNE.

Quoi ?

LE ROI.

Oui ! oui !

ANNE.

Ah ! — Voyons, Allan ; qu'as-tu donc à nous observer ainsi ? Viens m'embrasser ; et va-t'en jouer à la balle.

LE PETIT ALLAN.

Est-ce que Ma-aleine est ma-alade ?

ANNE.

Oui, un peu.

LE PETIT ALLAN.

Très, très, très ma-alade ?

ANNE.

Non, non.

LE PETIT ALLAN.

Elle jouera plus a-avec moi ?

ANNE.

Si, si, elle jouera encore avec toi ; n'est-ce pas, Maleine ?

LE PETIT ALLAN.

Oh ! le mou-oulin il s'est a-arrêté !

ANNE.

Quoi ?

LE PETIT ALLAN.

Le mou-oulin il s'est a-arrêté !

ANNE.

Quel moulin ?

LE PETIT ALLAN.

Là-à, le mou-oulin noir !

ANNE.

Eh bien, c'est que le meunier est allé se coucher.

LE PETIT ALLAN.

Est-ce qu'il est ma-alade ?

ANNE.

Je n'en sais rien ; allons, tais-toi ; va jouer.

LE PETIT ALLAN.

Pourquoi Ma-aleine ferme les yeux ?

ANNE.

Elle est fatiguée.

LE PETIT ALLAN.

Ou-ouvrez les yeux, Ma-aleine !

ANNE.

Allons, laisse-nous tranquilles maintenant; va jouer...

LE PETIT ALLAN.

Ou-ouvrez les yeux, Ma-aleine.

ANNE.

Va jouer; va jouer. Ah ! vous avez mis votre manteau de velours noir, Maleine ?

MALEINE.

Oui, Madame.

HJALMAR.

Il est un peu triste.

ANNE.

Il est admirable.

Au Roi.

L'avez-vous vu, Seigneur ?

LE ROI.

Moi ?

ANNE.

Oui, vous.

LE ROI.

Quoi ?

ANNE.

Où êtes-vous ? Je parle du manteau de velours noir.

LE ROI.

Il y a là un cyprès qui me fait des signes !

TOUS.

Quoi ?

LE ROI.

Il y a là un cyprès qui me fait des signes !

ANNE.

Vous vous êtes endormi ? est-ce que vous rêvez ?

LE ROI.

Moi ?

ANNE.

Je parlais du manteau de velours noir.

LE ROI.

Ah ! — oui, il est très beau...

ANNE.

Ah ! ah ! ah ! il s'était endormi ! — Mais comment vous trouvez-vous, Maleine ?

MALEINE.

Mieux, mieux.

LE ROI.

Non, non, c'est trop terrible !

HJALMAR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ANNE.

Qu'est-ce qui est terrible ?

LE ROI.

Rien ! rien !

ANNE.

Mais faites attention à ce que vous dites ! Vous effrayez tout le monde !

LE ROI.

Moi ? J'effraye tout le monde ?

ANNE.

Mais ne répétez pas ce que l'on dit ! Qu'avez-vous donc ce soir ? Vous êtes malade ?

HJALMAR.

Vous avez sommeil, mon père ?

LE ROI.

Non, non, je n'ai pas sommeil !

ANNE.

A quoi songez-vous ?

LE ROI.

Maleine ?

MALEINE.

Sire ?

LE ROI.

Je ne vous ai pas encore embrassée ?

MALEINE.

Non, Sire.

LE ROI.

Est-ce que je puis vous embrasser ce soir ?

MALEINE.

Mais oui, Sire.

LE ROI,
l'embrassant.

Oh, Maleine ! Maleine !

MALEINE.

Sire ? — Qu'est-ce que vous avez ?

LE ROI.

Mes cheveux blanchissent, voyez-vous !

MALEINE.

Vous m'aimez un peu aujourd'hui ?

LE ROI.

Oh ! oui, Maleine !... Donne-moi ta petite main ! — Oh ! oh ! elle est chaude encore comme une petite flamme...

MALEINE.

Qu'y a-t-il ? — Mais qu'est-ce qu'il y a ?

ANNE.

Voyons ! voyons ! Vous la faites pleurer...

LE ROI.

Je voudrais être mort !

ANNE.

Ne dites plus de pareilles choses le soir !

HJALMAR.

Allons-nous-en.

Ici on frappe étrangement à la porte.

ANNE.

On frappe !

HJALMAR.

Qui est-ce qui frappe à cette heure ?

ANNE.

Personne ne répond.

On frappe.

LE ROI.

Qui peut-ce être ?

HJALMAR.

Frappez un peu plus fort ; on ne vous entend pas !

ANNE.

On n'ouvre plus !

HJALMAR.

On n'ouvre plus. Revenez demain !

On frappe.

LE ROI.

Oh ! oh ! oh !

On frappe.

ANNE.

Mais avec quoi frappe-t-il ?

HJALMAR.

Je ne sais pas.

ANNE.

Allez voir.

HJALMAR.

Je vais voir.

Il ouvre la porte.

ANNE.

Qui est-ce ?

HJALMAR.

Je ne sais pas. Je ne vois pas bien.

ANNE.

Entrez !

MALEINE.

J'ai froid !

HJALMAR.

Il n'y a personne !

TOUS.

Il n'y a personne ?

HJALMAR.

Il fait noir; je ne vois personne.

ANNE.

Alors c'est le vent; il faut que ce soit le vent!

HJALMAR.

Oui, je crois que c'est le cyprès.

LE ROI.

Oh!

ANNE.

Est-ce que nous ne ferions pas mieux de rentrer?

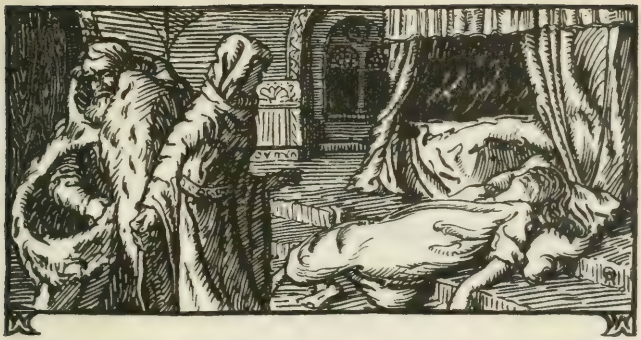
HJALMAR.

Oui.

Ils sortent tous.

— FIN DU TROISIÈME ACTE —

ACTE QUATRIÈME



SCÈNE I

—

UNE PARTIE DU JARDIN

Entre le prince Hjalmar.

—

HJALMAR.

Elle me suit comme un chien. Elle était à une fenêtre de la tour ; elle m'a vu passer le pont du jardin et voilà qu'elle arrive au bout de l'allée ! — Je m'en vais.

Il sort. — Entre la reine Anne.

ANNE.

Il me fuit et je crois qu'il a des soupçons. Je ne veux pas attendre plus longtemps. Ce poi-

son traînera jusqu'au jugement dernier ! Je ne puis plus me fier à personne ; et je crois que le roi devient fou. Il faut que je l'aie tout le temps sous les yeux. Il erre autour de la chambre de Maleine, et je crois qu'il voudrait l'avertir. — J'ai pris la clef de cette chambre. Il est temps d'en finir ! — Ah ! voici la nourrice. Elle est toujours chez la petite, il faudra l'éloigner aujourd'hui. Bonjour, nourrice.

— Entre la Nourrice. —

LA NOURRICE.

Bonjour, bonjour, Madame.

ANNE.

Il fait beau, n'est-ce pas, nourrice ?

LA NOURRICE.

Oui, Madame ; un peu chaud peut-être ; un peu trop chaud pour la saison.

ANNE.

Ce sont les derniers jours de soleil ; il faut en profiter.

LA NOURRICE.

Je n'ai plus eu le temps de venir au jardin depuis que Maleine est malade.

ANNE.

Est-ce qu'elle va mieux ?

LA NOURRICE.

Oui, un peu mieux peut-être ; mais toujours faible, faible ! et pâle, pâle !

ANNE.

J'ai vu le médecin ce matin ; il m'a dit qu'il lui faut, avant tout, le repos.

LA NOURRICE.

Il me l'a dit aussi.

ANNE.

Il conseille même de la laisser seule, et de ne pas entrer dans sa chambre à moins qu'elle n'appelle.

LA NOURRICE.

Il ne m'en a rien dit.

ANNE.

Il l'aura oublié ; on n'aura pas osé vous le dire de peur de vous faire de la peine.

LA NOURRICE.

Il a eu tort, il a eu tort.

ANNE.

Mais oui; il a eu tort.

LA NOURRICE.

J'avais justement cueilli quelques grappes de raisin pour elle.

ANNE.

Il y a déjà des raisins?

LA NOURRICE.

Oui, oui, j'en ai trouvé le long du mur. Elle les aime tant...

ANNE.

Ils sont très beaux.

LA NOURRICE.

Je croyais les lui donner après la messe, mais j'attendrai qu'elle soit guérie.

ANNE.

Il ne faudra pas attendre longtemps.

On entend sonner une cloche.

LA NOURRICE.

Mon Dieu, on sonne la messe! J'allais oublier que c'est dimanche.

ANNE.

J'y vais également.

Elles sortent.

SCÈNE II

—

UNE CUISINE DU CHATEAU

On découvre des servantes, des cuisiniers, des domestiques, etc. — Les Sept Béguines filent leur quenouille dans le fond de la salle, en chantant à mi-voix des hymnes latines.

—

UN CUISINIER

Il va tonner.

UN DOMESTIQUE.

Je viens du jardin ; je n'ai jamais vu de ciel pareil ; il est aussi noir que l'étang.

UNE SERVANTE.

Il est six heures, et je n'y vois plus. Il faudrait allumer les lampes.

UNE AUTRE SERVANTE.

On n'entend rien.

UNE TROISIÈME SERVANTE.

J'ai peur.

UN CUISINIER.

Il ne faut pas avoir peur.

UNE VIEILLE SERVANTE.

Mais regardez donc le ciel ! J'ai plus de soixante-dix ans et je n'ai jamais vu un ciel comme celui-ci !

UN DOMESTIQUE.

C'est vrai.

UNE BÉGUINE.

Y a-t-il de l'eau bénite ?

UNE SERVANTE.

Oui, oui.

UNE AUTRE BÉGUINE.

Où est-elle ?

UN CUISINIER.

Attendez qu'il tonne.

Entre une servante.

LA SERVANTE.

La reine demande si le souper du petit Allan est déjà prêt ?

LE CUISINIER.

Mais non ; il n'est pas sept heures. Il soupe toujours à sept heures.

LA SERVANTE.

Il soupera plus tôt ce soir.

LE CUISINIER.

Pourquoi ?

LA SERVANTE.

Je n'en sais rien.

LE CUISINIER.

En voilà une histoire ! Il fallait me prévenir...

Entre une deuxième servante.

LA DEUXIÈME SERVANTE.

Où est le souper du petit Allan ?

LE CUISINIER.

« *Où est le souper du petit Allan ?* » Mais je ne

puis pas préparer ce souper en faisant le signe de la croix !

LA DEUXIÈME SERVANTE.

Il suffit d'un œuf et d'un peu de bouillon. Je dois le mettre au lit immédiatement après.

UNE SERVANTE.

Est-ce qu'il est malade ?

LA DEUXIÈME SERVANTE.

Mais non, il n'est pas malade.

UNE AUTRE SERVANTE.

Mais qu'est-il arrivé ?

LA DEUXIÈME SERVANTE.

Je n'en sais rien.

Au Cuisinier.

Elle ne veut pas que l'œuf soit trop dur.

Entre une troisième servante.

LA TROISIÈME SERVANTE.

Il ne faut pas attendre la reine cette nuit.

LES SERVANTES.

Quoi ?

LA TROISIÈME SERVANTE.

Il ne faut pas attendre la reine cette nuit. Elle se déshabillera toute seule.

LES SERVANTES.

Allons, tant mieux !

LA TROISIÈME SERVANTE.

Il faut allumer toutes les lampes dans sa chambre.

UNE SERVANTE.

Allumer toutes les lampes ?

LA TROISIÈME SERVANTE.

Oui.

UNE SERVANTE.

Mais pourquoi ?

LA TROISIÈME SERVANTE.

Je n'en sais rien ; elle l'a dit.

UNE AUTRE SERVANTE.

Mais qu'est-ce qu'elle a ce soir ?

UN DOMESTIQUE.

Elle a un rendez-vous.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Avec le roi.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Ou avec le prince Hjalmar.

Entre une quatrième servante.

LA QUATRIÈME SERVANTE.

Il faut monter de l'eau dans la chambre de la reine.

UNE SERVANTE.

De l'eau! Mais il y en a.

LA QUATRIÈME SERVANTE.

Il n'y en aura pas assez.

UN DOMESTIQUE.

Est-ce qu'elle va se baigner ?

UN CUISINIER.

Est-ce vous autres qui la baignez ?

UNE SERVANTE.

Oui.

LE CUISINIER.

Oh la, la !

UN DOMESTIQUE.

Elle est toute nue alors ?

UNE SERVANTE.

Évidemment.

LE DOMESTIQUE

Sacrebleu !

— Un éclair. —

TOUS.

Un éclair !

Ils se signent.

UNE BÉGUINE.

Mais taisez-vous donc ! Vous allez attirer la foudre ! Vous allez attirer la foudre sur nous tous ! Moi, je ne reste pas ici !

LES AUTRES BÉGUINES.

Moi non plus ! — Moi non plus ! — Moi non plus ! — Moi non plus ! — Moi non plus ! — Moi non plus !

Elles sortent précipitamment en faisant le signe de la croix.

SCÈNE III

—

LA CHAMBRE DE LA PRINCESSE MALEINE

On découvre la princesse Maleine étendue sur son lit.
Un grand chien noir tremble dans un coin.

—

MALEINE.

Ici Pluton ! Ici Pluton ! Ils m'ont laissée toute seule ! Ils m'ont laissée toute seule dans une nuit pareille ! Hjalmar n'est pas venu me voir. Ma nourrice n'est pas venue me voir ; et quand j'appelle, personne ne me répond. Il est arrivé quelque chose au château... Je n'ai pas entendu un seul bruit aujourd'hui ; on dirait qu'il est habité par des morts. — Où es-tu, mon pauvre chien noir ? Est-ce que tu vas m'abandonner aussi ? — Où es-tu, mon pauvre Pluton ?

— Je ne puis te voir dans l'obscurité ; tu es aussi noir que ma chambre. — Est-ce toi que je vois dans le coin ! — Mais ce sont tes yeux qui luisent ainsi !... Mais ferme les yeux pour l'amour de Dieu ! Ici Pluton ! Ici Pluton !

Ici commence l'orage.

Est-ce toi que j'ai vu trembler dans le coin ? — Mais je n'ai jamais vu trembler ainsi ! Il fait trembler tous les meubles ! — As-tu vu quelque chose ? — Réponds-moi, mon pauvre Pluton ! Y a-t-il quelqu'un dans la chambre ? Viens ici, Pluton, viens ici ! Mais viens près de moi, dans mon lit ! — Mais tu trembles à mourir dans ce coin !

Elle se lève et va vers le chien qui recule et se cache sous un meuble.

Où es-tu, mon pauvre Pluton ! — Oh ! voici que tes yeux sont en feu !... — Mais pourquoi as-tu peur de moi cette nuit ?

Elle se recouche.

Si je pouvais m'endormir un moment... — Mon Dieu ! Mon Dieu ! comme je suis malade !

Et je ne sais pas ce que j'ai ; et personne ne sait ce que j'ai...

Ici le vent agite les rideaux du lit.

Ah ! on touche aux rideaux de mon lit ! Qui est-ce qui touche aux rideaux de mon lit ? Il y a quelqu'un dans ma chambre ? — Il doit y avoir quelqu'un dans ma chambre ! — Oh ! voilà la lune qui entre dans ma chambre ! — Mais qu'est-ce que cette ombre sur la tapisserie ? — Je crois que le crucifix balance sur le mur ! Qui est-ce qui touche au crucifix ? Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne puis plus rester ici !

Elle se lève et va vers la porte, qu'elle essaye d'ouvrir.

Ils m'ont enfermée dans ma chambre ! — Ouvrez-moi pour l'amour de Dieu ! Il y a quelque chose dans ma chambre ! — Je vais mourir si l'on me laisse ici ! Nourrice ! nourrice ! où es-tu ? Hjalmar ! Hjalmar ! Hjalmar ! où êtes-vous ?

Elle revient vers le lit.

Je n'ose plus sortir de mon lit. — Je vais me tourner de l'autre côté. — Je ne verrai plus ce qu'il y a sur le mur.

Ici des vêtements blancs, placés sur un prie-Dieu, sont agités lentement par le vent.

Ah ! il y a quelqu'un sur le prie-Dieu !

Elle se tourne de l'autre côté.

Ah ! l'ombre est encore sur le mur !

Elle se retourne.

Ah ! il est encore sur le prie-Dieu ! Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! — Je vais essayer de fermer les yeux.

Ici on entend craquer les meubles et gémir le vent.

Oh ! oh ! oh ! qu'y a-t-il maintenant ? Il y a du bruit dans ma chambre !

Elle se lève.

Je veux voir ce qu'il y a sur le prie-Dieu ! — J'avais peur de ma robe de noces ! Mais, quelle est cette ombre sur la tapisserie ?

Elle fait glisser la tapisserie.

Elle est sur le mur à présent ! Je vais boire un peu d'eau !

Elle boit, et dépose le verre sur un meuble.

Oh ! comme ils crient les roseaux de ma chambre ! Et quand je marche tout parle dans ma chambre ! Je crois que c'est l'ombre du cyprès ; il y a un cyprès devant ma fenêtre.

Elle va vers la fenêtre.

Oh, la triste chambre qu'ils m'ont donnée !

Il tonne.

Je ne vois que des croix aux lueurs des éclairs ; et j'ai peur que les morts n'entrent par les fenêtres. Mais quelle tempête dans le cimetière ! et quel vent dans les saules pleureurs !

Elle se couche sur son lit.

Je n'entends plus rien maintenant ; et la lune est sortie de ma chambre. Je n'entends plus rien, maintenant. Je préfère entendre du bruit.

Elle écoute.

Il y a des pas dans le corridor. D'étranges pas, d'étranges pas, d'étranges pas... On chuchote autour de ma chambre ; et j'entends des mains sur ma porte !

Ici le chien se met à hurler.

Pluton ! Pluton ! quelqu'un va entrer ! — Pluton ! Pluton ! Pluton ! ne hurle pas ainsi ! Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que mon cœur va mourir !

SCÈNE IV

—

UN CORRIDOR DU CHATEAU

Entrent, au bout du corridor, le roi et la reine Anne.
Le Roi porte une lumière, l'orage continue.

—

ANNE.

Je crois que l'orage sera terrible cette nuit; il y avait un vent effrayant dans la cour, un des vieux saules pleureurs est tombé dans l'étang.

LE ROI.

Ne le faisons pas.

ANNE.

Quoi ?

LE ROI.

N'y a-t-il pas moyen de faire autrement ?

ANNE.

Venez.

LE ROI.

Les sept béguines !

On entend venir les Sept Béguines qui chantent des litanies.

UNE BÉGUINE.

Au loin.

Propitius esto !

LES AUTRES BÉGUINES.

Parce nobis, Domine !

UNE BÉGUINE.

Propitius esto !

LES AUTRES.

Exaudi nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

Ab omni malo !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

Ab omni peccato !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

Elles entrent à la file ;
la première porte une lanterne, la septième un livre de prières.

UNE BÉGUINE.

Ab ira tua !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

A subitanea et improvisa morte !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

Ab insidiis diaboli !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

En passant devant le Roi et la Reine.

A spiritu fornicationis !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

Ab ira, et odio, et omni mala voluntate !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

Elles sortent et on continue de les entendre dans l'éloignement.

UNE BÉGUINE.

A fulgure et tempestate !

LES AUTRES

Libera nos, Domine !

UNE BÉGUINE.

Très loin.

A morte perpetua !

LES AUTRES.

Libera nos, Domine !

ANNE.

Elles sont parties. — Venez.

LE ROI.

Oh ! ne le faisons pas aujourd'hui !

ANNE.

Pourquoi ?

LE ROI.

Il tonne si terriblement !

ANNE.

On ne l'entendra pas crier. Venez.

LE ROI.

Attendons encore un peu.

ANNE.

Taisez-vous ! c'est ici la porte...

LE ROI.

Est-ce ici la porte ? Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

ANNE.

Où est la clef ?

LE ROI.

Allons jusqu'au bout du corridor ; il y a peut-être quelqu'un.

ANNE.

Où est la clef ?

LE ROI.

Attendons jusqu'à demain.

ANNE.

Allons ! la clef ! la clef !

LE ROI.

Je crois que je l'ai oubliée.

ANNE.

Ce n'est pas possible. Je vous l'ai donnée.

LE ROI.

Je ne la trouve plus.

ANNE.

Mais je l'ai mise dans votre manteau...

LE ROI.

Elle n'y est plus. Je vais la chercher...

ANNE.

Où donc?

LE ROI.

Ailleurs.

ANNE.

Non, non, restez ici; vous ne reviendriez plus.

LE ROI.

Si, si, je reviendrai.

ANNE.

J'irai moi-même. Restez ici. Où est-elle?

LE ROI.

Je ne sais pas. Dans ma chambre à coucher...

ANNE.

Mais vous vous en irez?

LE ROI.

Oh ! non, je resterai !... je resterai ici !

ANNE.

Mais il faut que vous l'ayez. Je l'ai mise dans votre manteau. Cherchez. Nous n'avons pas de temps à perdre.

LE ROI.

Je ne la trouve pas.

ANNE.

Voyons... — Mais elle est ici ! Voyons, sois raisonnable, Hjalmar ; et ne fais pas l'enfant ce soir... Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Elle veut l'embrasser.

LE ROI,
la repoussant.

Non, non, pas maintenant.

ANNE.

Ouvrez !

LE ROI.

Oh ! oh ! oh ! J'aurais moins peur de la porte de l'enfer ! Il n'y a qu'une petite fille là derrière ; elle ne peut pas...

ANNE.

Ouvrez !

LE ROI.

Elle ne peut pas tenir une fleur dans ses mains ! Elle tremble quand elle tient une pauvre petite fleur dans ses mains ; et moi...

ANNE.

Allons ; ne faites pas de scènes, ce n'est pas le moment. — Nous n'avons pas de temps à perdre !

LE ROI.

Je ne trouve pas le trou de la serrure.

ANNE.

Donnez-moi la lumière ; elle tremble comme si le corridor allait s'écrouler.

LE ROI.

Je ne trouve pas le trou de la serrure.

ANNE.

Vous tremblez ?

LE ROI.

Non ; — oui, un peu, mais je n'y vois plus !

ANNE.

Donnez-moi la clef !

Entr'ouvrant la porte.

Entrez !

Le chien noir sort en rampant.

LE ROI.

Quelque chose est sorti...

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Quelque chose est sorti de la chambre !...

ANNE.

Taisez-vous !

LE ROI.

Mais qu'est-ce qui est sorti de la chambre ?

ANNE.

Je ne sais pas ; — entrez ! entrez ! entrez !

Ils entrent dans la chambre.

SCÈNE V

—

LA CHAMBRE DE LA PRINCESSE MALEINE

On découvre la princesse Maleine
immobile sur son lit, épouvantée et aux écoutes;
entrent le Roi et la reine Anne.
L'orage augmente.

—

LE ROI.

Je veux savoir ce qui est sorti de la chambre !...

ANNE.

Avancez, avancez !

LE ROI.

Je veux aller voir ce qui est sorti de la chambre...

ANNE.

Taisez-vous. Elle est là...

LE ROI.

Elle est morte ! — Allons-nous-en !

ANNE.

Elle a peur.

LE ROI.

Allons-nous-en ! J'entends battre son cœur jusqu'ici !

ANNE.

Avancez ; — est-ce que vous devenez fou ?

LE ROI.

Elle nous regarde, oh ! oh !

ANNE.

Mais c'est une petite fille ! — Bonsoir, Maleine, — Est-ce que tu ne m'entends pas, Maleine ? Nous venons te dire bonsoir. — Es-tu malade, Maleine ? Est-ce que tu ne m'entends pas ? Maleine ! Maleine !

Maleine fait signe que oui.

LE ROI.

Ah !

ANNE.

Tu es effrayante ! — Maleine ! Maleine ! As-tu perdu la voix ?

MALEINE.

Bon... soir !...

ANNE.

Ah ! tu vis encore ; — as-tu tout ce qu'il te faut ? — Mais je vais ôter mon manteau.

Elle dépose son manteau sur un meuble et s'approche du lit.

Je vais voir. — Oh ! cet oreiller est bien dur. — Je vais arranger tes cheveux. — Mais pourquoi me regardes-tu ainsi, Maleine ? Maleine ? — Je viens te dorloter un peu. — Où est-ce que tu as mal ? Tu trembles comme si tu allais mourir. — Mais tu fais trembler tout le lit ! — Mais je viens simplement te dorloter un peu. — Ne me regarde pas ainsi ! Il faut être dorlotée à ton âge ; je vais être ta pauvre maman. — Je vais arranger tes cheveux. — Voyons, lève un peu la tête ; je vais les nouer avec ceci. — Lève un peu la tête. — Ainsi.

Elle lui passe un lacet autour du cou.

MALEINE,
sautant à bas du lit.

Ah ! qu'est-ce que vous m'avez mis autour du cou ?

ANNE.

Rien ! rien ! ce n'est rien ! ne criez pas !

MALEINE.

Ah ! ah !

ANNE.

Arrêtez-la ! arrêtez-la !

LE ROI.

Quoi ? Quoi ?

ANNE.

Elle va crier ! elle va crier !

LE ROI.

Je ne peux pas !

MALEINE.

Vous allez me !... oh ! vous allez me !...

ANNE,
saisissant Maleine.

Non ! non !

MALEINE.

Maman ! Maman ! Nourrice ! Nourrice ! Hjalmar ! Hjalmar ! Hjalmar !

ANNE,
— au Roi. —

Où êtes-vous ?

LE ROI.

Ici ! ici !

MALEINE,

suivant Anne sur les genoux.

Attendez ! Attendez un peu ! Anne ! Madame ! roi ! roi ! roi ! Hjalmar ! — Pas aujourd'hui ! — Non ! non ! pas maintenant !...

ANNE.

Vous allez me suivre autour du monde à genoux ?

Elle tire sur le lacet.

MALEINE,

tombant au milieu de la chambre.

Maman !... Oh ! oh ! oh !

Le Roi va s'asseoir.

ANNE.

Elle ne bouge plus. C'est déjà fini. — Où êtes-vous ? Aidez-moi ! Elle n'est pas morte. — Vous vous êtes assis !

LE ROI.

Oui ! oui ! oui !

ANNE.

Tenez-lui les pieds ; elle se débat. Elle va se relever...

LE ROI.

Quels pieds ? quels pieds ? Où sont-ils ?

ANNE.

Là ! là ! là ! Tirez !

LE ROI.

Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

ANNE.

Mais ne la faites pas souffrir inutilement !

Ici la grêle crépite subitement contre les fenêtres.

LE ROI.

Ah !

ANNE.

Qu'est-ce que vous avez fait ?

LE ROI.

Aux fenêtres ! — On frappe aux fenêtres !

ANNE.

On frappe aux fenêtres ?

LE ROI.

Oui ! oui ! avec des doigts ! oh ! des millions de doigts !

Nouvelle averse.

ANNE.

C'est la grêle !

LE ROI.

La grêle ?

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Est-ce que c'est la grêle ?

ANNE.

Oui, je l'ai vu. — Ses yeux deviennent troubles.

LE ROI.

Je veux m'en aller ! Je m'en vais ! Je m'en vais !

ANNE.

Quoi ? Quoi ? Attendez ! Attendez ! Elle est morte.

Ici une fenêtre s'ouvre violemment
sous un coup de vent, et un vase posé sur l'appui
et contenant une tige de lys tombe bruyamment
dans la chambre.

LE ROI.

Oh ! oh !... maintenant !... Qu'y a-t-il maintenant ?

ANNE.

Ce n'est rien, c'est le lys; le lys est tombé.

LE ROI.

On a ouvert la fenêtre.

ANNE.

C'est le vent.

Tonnerres et éclairs.

LE ROI.

Est-ce que c'est le vent?

ANNE.

Oui, oui, vous l'entendez bien. — Enlevez, enlevez l'autre lys; — il va tomber aussi.

LE ROI.

Où? où?

ANNE.

Là! là! à la fenêtre. Il va tomber, il va tomber! On l'entendra!...

LE ROI.

Prenant le lys.

Où faut-il le mettre?

ANNE.

Mais où vous voudrez; à terre! à terre!

LE ROI.

Je ne sais pas où...

ANNE.

Mais ne restez pas avec ce lys dans les mains! Il tremble comme s'il était au milieu d'une tempête ! Il va tomber !

LE ROI.

Où faut-il le mettre ?

ANNE.

Où vous voudrez ; à terre ; — n'importe où...

LE ROI.

Ici ?

ANNE.

Oui, oui.

Ici Maleine fait un mouvement.

LE ROI.

Ah !

ANNE.

Quoi ? quoi ?

LE ROI,

imitant le mouvement.

Elle a !...

ANNE.

Elle est morte; elle est morte. Venez !

LE ROI.

Moi ?

ANNE.

Oui. Elle saigne du nez. — Donnez-moi votre mouchoir.

LE ROI.

Mon... mon mouchoir ?

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Non, non ! pas le mien ! pas le mien !

Ici le Fou apparaît à la fenêtre restée ouverte et ricane tout à coup.

ANNE.

Il y a quelqu'un ! Il y a quelqu'un à la fenêtre !

LE ROI.

Oh ! oh ! oh !

ANNE.

C'est le Fou ! Il a vu de la lumière. — Il le dira. — Tuez-le !

Le Roi court à la fenêtre et frappe le Fou d'un coup d'épée.

LE FOU,
tombant.

Oh! oh! oh!

ANNE.

Il est mort?

LE ROI.

Il est tombé. Il est tombé dans le fossé. Il se noie! Écoutez! Écoutez!...

On entend des clapotements.

ANNE.

Il n'y a personne aux environs?

LE ROI.

Il se noie; il se noie. Écoutez!

ANNE.

Il n'y a personne aux environs?

Tonnerres et éclairs.

LE ROI.

Il y a des éclairs! il y a des éclairs!

ANNE.

Quoi?

LE ROI.

Il pleut ! il pleut ! Il grêle ! il grêle ! Il tonne ! il tonne !

ANNE.

Que faites-vous là, à la fenêtre ?

LE ROI.

Il pleut, il pleut sur moi ! Ils versent de l'eau sur ma tête ! Je voudrais être sur la pelouse ! Je voudrais être en plein air ! Ils versent de l'eau sur ma tête ! Il faudrait toute l'eau du déluge pour me baptiser à présent ! Le ciel entier écrase de la grêle sur ma tête ! Le ciel entier écrase des éclairs sur ma tête !

ANNE.

Vous devenez fou ! Vous allez vous faire foudroyer !

LE ROI.

Il grêle ! il grêle sur ma tête ! Il y a des grêlons comme des œufs de corbeaux !

ANNE.

Mais vous devenez fou ! Ils vont vous lapi-

der !... — Vous saignez déjà. — Fermez la fenêtre.

LE ROI.

J'ai soif.

ANNE.

Buvez. Il y a de l'eau dans ce verre.

LE ROI.

Où ?

ANNE.

Là ; il est encore à moitié plein.

LE ROI.

Elle a bu dans ce verre ?

ANNE.

Oui ; peut-être.

LE ROI.

Il n'y a pas d'autre verre ?

Il verse l'eau qui reste et rince le verre.

ANNE.

Non, — que faites-vous ?

LE ROI.

Elle est morte.

Ici on entend d'étranges frôlements et un bruit de griffes contre la porte.

Ah !

ANNE.

On gratte à la porte.

LE ROI.

Ils grattent ! ils grattent !

ANNE.

Taisez-vous.

LE ROI.

Mais ce n'est pas avec une main !

ANNE.

Je ne sais ce que c'est.

LE ROI.

Prenons garde ! Oh ! oh ! oh !

ANNE.

Hjalmar ! Hjalmar ! qu'est-ce que vous avez ?

LE ROI.

Quoi ? quoi ?

ANNE.

Vous êtes effrayant ! Vous allez tomber ! Buvez, buvez un peu.

LE ROI.

Oui ! oui !

ANNE.

On marche dans le corridor.

LE ROI.

Il va entrer !

ANNE.

Qui ?

LE ROI.

Celui... celui... qui !

Il fait le geste de gratter.

ANNE.

Taisez-vous. — On chante...

VOIX,

dans le corridor.

De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam !

ANNE.

Ce sont les sept béguines qui vont à la chapelle.

VOIX.

Dans le corridor.

Fiant aures tuæ intendentes, in vocem deprecationis meæ !

Le Roi laisse tomber le verre et la carafe.

ANNE.

Qu'avez-vous fait ?

LE ROI

Ce n'est pas ma faute...

ANNE.

Elles auront entendu le bruit. Elles vont entrer...

VOIX
s'éloignant dans le corridor.

Si iniquitates observaveris, Domine : Domine, quis sustinebit ?

ANNE.

Elles sont passées ; elles vont à la chapelle.

LE ROI.

Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller ! Je veux aller avec elles ! Ouvrez-moi la porte !

Il va vers la porte.

ANNE,
le retenant.

Qu'est-ce que vous faites ? Où allez-vous ? Vous devenez fou ?

LE ROI.

Je veux aller avec elles! Elles sont déjà sur la pelouse... Elles vont au bord de l'étang... Il y a du vent; il pleut; il y a de l'eau; il y a de l'air! — Si du moins vous l'aviez fait mourir en plein air! Mais ici dans une petite chambre! Dans une pauvre petite chambre! — Je vais ouvrir les fenêtres...

ANNE.

Mais il tonne! Vous devenez fou? J'aurais mieux fait de venir seule...

LE ROI.

Oui! oui!

ANNE.

Vous vous en seriez lavé les mains, n'est-ce pas? Mais maintenant...

LE ROI.

Je ne l'ai pas tuée! Je n'y ai pas touché! C'est vous qui l'avez tuée! C'est vous! c'est vous! c'est vous!

ANNE.

Bien, bien; taisez-vous. — Nous verrons après. Mais ne criez pas ainsi.

LE ROI.

Ne dites plus que c'est moi ou je vous tue aussi! C'est vous! c'est vous!

ANNE.

Mais ne criez pas comme un possédé! On va vous entendre au bout du corridor.

LE ROI.

On m'a entendu?

On frappe à la porte.

ANNE.

On frappe! Ne bougez pas!

On frappe.

LE ROI.

Que va-t-il arriver? Que va-t-il arriver maintenant?

On frappe.

ANNE.

Éteignez la lumière.

LE ROI.

Oh!

ANNE.

Je vous dis d'éteindre la lumière.

LE ROI.

Non.

ANNE.

Je l'éteindrai moi-même.

Elle éteint la lumière. On frappe.

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Maleine ! Maleine !

ANNE,
dans la chambre.

C'est la nourrice...

LE ROI.

Oh ! oh ! la nourrice ! la bonne, la bonne nourrice ! Je veux voir la nourrice ! Ouvrons ! Ouvrons !

ANNE.

Mais taisez-vous donc; pour Dieu, taisez-vous !

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Maleine ! Maleine ! Est-ce que vous dormez ?

LE ROI,
dans la chambre.

Oui ; oui ; oui ; oh !

ANNE.

Taisez-vous.

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Maleine... ma pauvre petite Maleine... Vous ne répondez plus ? Vous ne voulez plus me répondre ? — Je crois qu'elle dort profondément.

LE ROI,
dans la chambre.

Oh ! oh ! profondément !

On frappe.

ANNE.

Taisez-vous !

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Maleine ! — Ma pauvre petite Maleine ! Je vous apporte de beaux raisins blancs et un peu de bouillon. Ils disent que vous ne pouvez pas manger ; mais je sais que vous êtes très faible ;

je sais bien que vous avez faim. — Maleine, Maleine ! Ouvrez-moi !

LE ROI,
dans la chambre.

Oh ! oh ! oh !

ANNE.

Ne pleurez pas ! elle s'en ira.

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Mon Dieu ! voilà Hjalmar qui arrive avec le petit Allan. Il va voir que je lui apporte des fruits. Je vais les cacher sous ma mante.

LE ROI,
dans la chambre.

Hjalmar arrive !

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Et le petit Allan...

ANNE.

Je sais bien ; taisez-vous..

HJALMAR,
dans le corridor.

Qui est là ?

LA NOURRICE.

C'est moi, Seigneur.

HJALMAR.

Ah! c'est vous, nourrice. Il fait si noir dans ce corridor... Je ne vous reconnaissais pas. Que faites-vous ici?

LA NOURRICE.

J'allais à la cuisine; et j'ai vu le chien devant la porte...

HJALMAR.

Ah! c'est Pluton! — Ici Pluton!

ANNE,
dans la chambre.

C'était le chien!

LE ROI.

Quoi?

ANNE.

C'était le chien qui grattait...

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Il était dans la chambre de Maleine. Je ne sais pas comment il est sorti...

HJALMAR.

Elle n'est plus dans sa chambre ?

LA NOURRICE.

Je ne sais ; elle ne répond pas.

HJALMAR.

Elle dort.

LA NOURRICE.

Il ne veut pas s'éloigner de la porte.

HJALMAR.

Laissez-le ; les chiens ont d'étranges idées. Mais quelle tempête, nourrice ! quelle tempête !...

LA NOURRICE.

Et le petit Allan n'est pas encore couché ?

HJALMAR.

Il cherche sa mère ; il ne trouve plus sa mère.

LE PETIT ALLAN.

Petite mère est pe-erdue !

HJALMAR.

Il veut absolument la voir avant de s'endormir. Vous ne savez pas où elle est ?

LA NOURRICE.

Non.

LE PETIT ALLAN.

Petite mère est pe-erdue !

HJALMAR,
dans le corridor.

On ne la trouve plus.

LE PETIT ALLAN.

Petite mère est pe-erdue ! pe-erdue ! pe-erdue ! oh ! oh ! oh !

LE ROI,
dans la chambre.

Oh !

ANNE.

Il sanglote !

LA NOURRICE,
dans le corridor.

Voyons, ne pleure pas ; voici ta balle. Je l'ai trouvée dans le jardin.

LE PETIT ALLAN.

Ah ! ah ! ah !

On entend des coups sourds contre la porte.

LE ROI,
dans la chambre.

Écoutez! Écoutez!

ANNE.

C'est le petit Allan qui joue à la balle contre la porte !

LE ROI.

Ils vont entrer. — Je vais la fermer !

ANNE.

Elle est fermée.

LE ROI,
allant à la porte.

Les verrous! les verrous!

ANNE.

Doucement, doucement!

HJALMAR,
dans le corridor.

Mais pourquoi le chien renifle-t-il ainsi sous la porte?

LA NOURRICE.

Il voudrait entrer; il est toujours près de Maleine.

HJALMAR.

Croyez-vous qu'elle puisse sortir demain ?

LA NOURRICE.

Oui, oui. Elle est guérie. — Eh bien, Allan, que fais-tu là ! — Tu ne joues plus ? Tu écoutes aux portes ! Fi ! le vilain petit qui écoute aux portes !

LE PETIT ALLAN.

Il y a un petit ga-arçon derrière la porte !...

ANNE,
dans la chambre.

Que dit-il ?

HJALMAR,
dans le corridor.

Il ne faut jamais écouter aux portes. Il arrive malheur quand on écoute aux portes.

LE PETIT ALLAN.

Il y a un petit ga-arçon derrière la porte.

ANNE,
dans la chambre.

Il vous a entendu !

LE ROI.

Oui! oui! Je crois que oui!

ANNE.

Il entend votre cœur ou vos dents!

LE ROI.

On entend mes dents?

ANNE.

Je les entends jusqu'ici! Fermez la bouche!

LE ROI.

Moi?

ANNE.

Mais ne vous couchez pas contre la porte! Allez-vous-en!

LE ROI.

Où? Où?

ANNE.

Ici! Ici!

LE PETIT ALLAN,
dans le corridor.

Il y a un petit ga-arçon derrière la porte.

HJALMAR.

Viens; tu as sommeil.

LA NOURRICE.

Viens; c'est un méchant petit garçon.

LE PETIT ALLAN.

Je veux voir le petit ga-arçon !...

LA NOURRICE.

Oui, tu le verras demain. Viens, nous allons chercher petite mère. Ne pleure pas, viens !

LE PETIT ALLAN.

Je veux voir le petit ga-arçon ! oh ! oh ! Je dirai à petite mère ! oh ! oh !

LA NOURRICE.

Et moi, je dirai à petite mère que tu as éveillé Maleine. Viens, Maleine est malade.

LE PETIT ALLAN.

Ma-aleine est plus ma-alade.

LA NOURRICE.

Viens; tu vas éveiller Maleine.

LE PETIT ALLAN,
s'éloignant.

Non, non, j'éveillerai pas Ma-aleine ! j'éveillerai pas Ma-aleine !

ANNE,
dans la chambre.

Ils sont partis?

LE ROI.

Oui! oui! Allons-nous-en. Je vais ouvrir la porte! la clef! la clef! où est la clef!

ANNE.

Ici. — Attendez un peu. — Nous allons la porter sur son lit.

LE ROI.

Qui?

ANNE.

Elle...

LE ROI.

Je n'y touche plus!

ANNE.

Mais on verra qu'on l'a étranglée! Aidez-moi!

LE ROI.

Je n'y touche plus! Venez! venez! venez!

ANNE.

Aidez-moi à ôter le lacet!

LE ROI.

Venez ! venez !

ANNE.

Je ne puis pas ôter le lacet! un couteau! un couteau !

LE ROI.

Oh ! qu'est-ce qu'elle a autour du cou ? Qu'est-ce qui brille autour de son cou ? Venez avec moi ! venez avec moi !

ANNE.

Mais ce n'est rien ! C'est un collier de rubis ! votre couteau !

LE ROI.

Je n'y touche plus ! je n'y touche plus, vous dis-je ! Mais le bon Dieu serait à genoux devant moi !... je le renverserais ! je le renverserais ! Je n'y touche plus ! Oh ! il y a !... Il y a ici !...

ANNE.

Quoi ? quoi ?

LE ROI.

Il y a ici !... Oh ! oh ! oh !

Il ouvre la porte en tâtonnant et s'enfuit.

ANNE.

Où est-il? Il s'est enfui... Qu'a-t-il vu?... Je ne vois rien... Il chancelle le long des murs du corridor... Il tombe au bout du corridor... — Je ne reste pas seule ici.

Elle sort.

— FIN DU QUATRIÈME ACTE —

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

—

UNE PARTIE DU CIMETIÈRE DEVANT LE CHATEAU

On découvre une grande foule.
La tempête continue.

—

UNE VIEILLE FEMME.

La foudre est tombée sur le moulin !

UNE AUTRE FEMME.

Je l'ai vue tomber !

UN PAYSAN.

Oui ! oui ! un globe bleu ! un globe bleu !

UN AUTRE PAYSAN.

Le moulin brûle! ses ailes brûlent !

UN ENFANT.

Il tourne! il tourne encore !

TOUS.

Oh!

UN VIEILLARD.

Avez-vous jamais vu une nuit comme celle-ci ?

UN PAYSAN.

Voyez le château! le château!

UN AUTRE.

Est-ce qu'il brûle ? — Oui.

UN TROISIÈME PAYSAN.

Non, non ! ce sont des flammes vertes. Il y a des flammes vertes aux crêtes de tous les toits!

UNE FEMME.

Je crois que le monde va finir!

UNE AUTRE FEMME.

Ne restons pas dans le cimetière !

UN PAYSAN.

Attendons! attendons un peu! Ils éclairent toutes les fenêtres du rez-de-chaussée!

UN PAUVRE.

Il y a une fête!

UN AUTRE PAUVRE.

Ils vont manger!

UN VIEILLARD.

Il y a une fenêtre du rez-de-chaussée qui ne s'éclaire pas.

UN DOMESTIQUE DU CHATEAU.

C'est la chambre de la princesse Maleine.

UN PAYSAN.

Celle-là?

LE DOMESTIQUE.

Oui; elle est malade.

UN VAGABOND,
entrant.

Il y a un grand navire de guerre dans le port.

TOUS.

Un grand navire de guerre ?

LE VAGABOND.

Un grand navire noir ; on ne voit pas de matelots.

UN VIEILLARD.

C'est le jugement dernier.

Ici la lune apparaît au-dessus du château.

TOUS.

La lune ! la lune ! la lune !

UN PAYSAN.

Elle est noire; elle est noire... Qu'est-ce qu'elle a ?

UN DOMESTIQUE.

Une éclipse ! une éclipse !

Éclair et coup de foudre formidables.

TOUS.

La foudre est tombée sur le château.

UN PAYSAN.

Avez-vous vu trembler le château ?

UN AUTRE PAYSAN.

Toutes les tours ont chancelé !

UNE FEMME.

La grande croix de la chapelle a remué... Elle remue ! elle remue !

LES UNS.

Oui ! oui ; elle va tomber ! elle va tomber.

LES AUTRES.

Elle tombe ! elle tombe ! avec le toit de la tourelle !

UN PAYSAN.

Elle est tombée dans le fossé.

UN VIEILLARD.

Il y aura de grands malheurs.

UN AUTRE VIEILLARD.

On dirait que l'enfer est autour du château.

UNE FEMME.

Je vous dis que c'est le jugement dernier.

UNE AUTRE FEMME.

Ne restons pas dans le cimetière.

UNE TROISIÈME FEMME.

Les morts vont sortir !

UN PÈLERIN.

Je crois que c'est le jugement des morts !

UNE FEMME.

Ne marchez pas sur les tombes !

UNE AUTRE FEMME,
aux enfants.

Ne marchez pas sur les croix !

UN PAYSAN,
accourant.

Une des arches du pont s'est écroulée !

TOUS.

Du pont ? Quel pont ?

LE PAYSAN.

Le pont de pierre du château. On ne peut plus entrer dans le château.

UN VIEILLARD.

Je n'ai pas envie d'y entrer.

UN AUTRE VIEILLARD.

Je ne voudrais pas y être en peinture !...

UNE VIEILLE FEMME.

Moi non plus !

LE DOMESTIQUE.

Regardez les cygnes ! Regardez les cygnes !

TOUS.

Où ? où sont-ils ?

LE DOMESTIQUE.

Dans le fossé ; sous la fenêtre de la princesse Maleine !

LES UNS.

Qu'est-ce qu'ils ont ? Mais qu'est-ce qu'ils ont ?

LES AUTRES.

Ils s'envolent ! ils s'envolent ! ils s'envolent tous !

UN PÈLERIN.

Il y en a un qui ne s'envole pas !

UN DEUXIÈME PÈLERIN.

Il a du sang sur les ailes !

UN TROISIÈME PÈLERIN.

Il flotte à la renverse !

TOUS.

Il est mort !

UN PAYSAN.

La fenêtre s'ouvre !

LE DOMESTIQUE.

C'est la fenêtre de la princesse Maleine !

UN AUTRE PAYSAN.

Il n'y a personne !

Un silence.

DES FEMMES.

Elle s'ouvre.

D'AUTRES FEMMES.

Allons-nous-en ! allons-nous-en !

Elles fuient épouvantées.

LES HOMMES.

Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ?

TOUTES LES FEMMES.

On ne sait pas !

Elles fuient.

QUELQUES HOMMES.

Mais qu'est-il arrivé ?

D'AUTRES HOMMES.

Il n'y a rien ! Il n'y a rien !

TOUS.

Mais pourquoi vous enfuyez-vous ? Il n'y a rien ! Il n'y a rien !

Ils fuient

UN CUL-DE-JATTE.

Une fenêtre s'ouvre... une fenêtre s'ouvre... Ils ont peur... Il n'y a rien !

Il fuit épouvanté, en rampant sur les mains.

SCÈNE II

—

UNE SALLE PRÉCÉDANT LA CHAPELLE DU CHATEAU

On découvre une foule de seigneurs, de courtisans, de dames, etc., dans l'attente. La tempête continue.

—

UN SEIGNEUR,
à une fenêtre.

A-T-ON jamais vu une pareille nuit !

UN AUTRE SEIGNEUR.

Mais regardez donc les sapins ! Venez voir la forêt de sapins, de cette fenêtre ! Elle se couche jusqu'à terre à travers les éclairs ! — On dirait un fleuve d'éclairs !

UN AUTRE SEIGNEUR.

Et la lune ! Avez-vous vu la lune ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je n'ai jamais vu de lune plus épouvantable !

TROISIÈME SEIGNEUR.

L'éclipse ne finira pas avant dix heures.

PREMIER SEIGNEUR.

Et les nuages ! Regardez donc les nuages ! On dirait des troupeaux d'éléphants noirs qui passent depuis trois heures au-dessus du château !

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Ils le font trembler de la cave au grenier !

HJALMAR.

Quelle heure est-il ?

PREMIER SEIGNEUR.

Neuf heures.

HJALMAR.

Voilà plus d'une heure que nous attendons le roi !

TROISIÈME SEIGNEUR.

On ne sait pas encore où il est ?

HJALMAR.

Les sept béguines l'ont vu en dernier lieu dans le corridor.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Vers quelle heure ?

HJALMAR.

Vers sept heures.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il n'a pas prévenu ?...

HJALMAR.

Il n'a rien dit. Il doit être arrivé quelque chose ; je vais voir.

Il sort.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Les dieux mêmes ne savent pas ce qui se passe pendant de telles nuits!

TROISIÈME SEIGNEUR.

Mais la reine Anne, où est-elle?

PREMIER SEIGNEUR.

Elle était avec lui.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Oh! oh! alors!

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Une pareille nuit!

PREMIER SEIGNEUR.

Prenez garde! Les murs écoutent...

Entre un chambellan.

TOUS.

Eh bien?

LE CHAMBELLAN.

On ne sait où il est.

UN SEIGNEUR.

Mais il est arrivé un malheur!

LE CHAMBELLAN.

Il faut attendre. J'ai parcouru tout le château ; j'ai interrogé tout le monde ; on ne sait où il est.

UN SEIGNEUR.

Il serait temps d'entrer dans la chapelle ; — écoutez, les sept béguines y sont déjà.

On entend des chants lointains.

UN AUTRE SEIGNEUR,
à une fenêtre.

Venez ; venez ; venez voir le fleuve...

DES SEIGNEURS,
accourant.

Qu'y a-t-il ?

UN SEIGNEUR.

Il y a trois navires dans la tempête !

UNE DAME D'HONNEUR.

Je n'ose plus regarder un fleuve pareil !

UNE AUTRE DAME D'HONNEUR.

Ne soulevez plus les rideaux ! ne soulevez plus les rideaux !

UN SEIGNEUR.

Toutes les murailles tremblent comme si elles avaient la fièvre !

UN AUTRE SEIGNEUR,
à une autre fenêtre.

Ici, ici, venez ici !

LES UNS.

Quoi ?

LES AUTRES.

Je ne regarde plus !

LE SEIGNEUR,
à la fenêtre.

Tous les animaux se sont réfugiés dans le cimetière ! Il y a des paons dans les cyprès ! Il y a des hiboux sur les croix ! Toutes les brebis du village sont couchées sur les tombes !

UN AUTRE SEIGNEUR.

On dirait une fête en enfer !

UNE DAME D'HONNEUR.

Fermez les rideaux ! fermez les rideaux !

UN VALET,
entrant.

Une des tours est tombée dans l'étang !

UN SEIGNEUR.

Une des tours ?

LE VALET.

La petite tour de la chapelle.

LE CHAMBELLAN.

Ce n'est rien. Elle était en ruine.

UN SEIGNEUR.

On se croirait dans les faubourgs de l'enfer.

LES FEMMES.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il se passer ?

LE CHAMBELLAN.

Il n'y a pas de danger ! — Le château résisterait au déluge !

Ici un vieux seigneur ouvre une fenêtre, on entend un chien hurler au dehors. — Silence.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

LE VIEUX SEIGNEUR.

Un chien qui hurle !

UNE FEMME.

N'ouvrez plus cette fenêtre !

Entre le prince Hjalmar.

UN SEIGNEUR.

Le prince Hjalmar !

TOUS.

Vous l'avez vu, Seigneur ?

HJALMAR.

Je n'ai rien vu !

DES SEIGNEURS.

Mais alors ?...

HJALMAR.

Je n'en sais rien.

Entre Angus.

ANGUS.

Ouvrez les portes ! le roi vient !

TOUS.

Vous l'avez vu ?

ANGUS.

Oui !

HJALMAR.

Où était-il ?

ANGUS.

Je ne sais pas.

HJALMAR.

Et la reine Anne ?

ANGUS.

Elle est avec lui.

HJALMAR.

Lui avez-vous parlé ?

ANGUS.

Oui.

HJALMAR.

Qu'a-t-il dit ?

ANGUS.

Il n'a pas répondu.

HJALMAR.

Vous êtes pâle !

ANGUS.

J'ai été étonné !

HJALMAR.

De quoi ?

ANGUS.

Vous verrez !

UN SEIGNEUR.

Ouvrez les portes ! Je l'entends !

ANNE,
derrière la porte.

Entrez, Sire...

LE ROI,
derrière la porte.

Je suis malade... Je ne veux pas entrer... J'aimerais mieux ne pas entrer dans la chapelle...

ANNE,
— à la porte.

Entrez ! entrez !

Entrent le Roi et la reine Anne.

LE ROI.

Je suis malade... Ne faites pas attention...

HJALMAR.

Vous êtes malade, mon père ?

LE ROI.

Oui, oui.

HJALMAR.

Qu'avez-vous, mon père ?

LE ROI.

Je ne sais pas.

ANNE.

C'est cette épouvantable nuit.

LE ROI.

Oui, une épouvantable nuit !

ANNE.

Allons prier.

LE ROI.

Mais pourquoi vous taisez-vous tous ?

HJALMAR.

Mon père, qu'y a-t-il là sur vos cheveux ?

LE ROI.

Sur mes cheveux ?

HJALMAR.

Il y a du sang sur vos cheveux !

LE ROI.

Sur mes cheveux ? — Oh ! c'est le mien !

On rit.

Mais pourquoi riez-vous ? Il n'y a pas de quoi rire !

ANNE.

Il a fait une chute dans le corridor.

On frappe à une petite porte.

UN SEIGNEUR.

On frappe à la petite porte...

LE ROI.

Ah ! on frappe à toutes les portes ici ! Je ne veux plus qu'on frappe aux portes !

ANNE.

Voulez-vous aller voir, Seigneur ?

UN SEIGNEUR,
ouvrant la porte.

C'est la nourrice, Madame.

LE ROI.

Qui ?

UN SEIGNEUR.

La nourrice, Sire!

ANNE,

— se levant. —

Attendez, c'est pour moi...

HJALMAR.

Mais qu'elle entre! qu'elle entre!

— Entre la Nourrice. —

LA NOURRICE.

Je crois qu'il pleut dans la chambre de Maleine.

LE ROI.

Quoi?

LA NOURRICE.

Je crois qu'il pleut dans la chambre de Maleine.

ANNE.

Vous avez entendu la pluie contre les vitres.

LA NOURRICE.

Je ne peux pas ouvrir?

ANNE.

Non! non! il lui faut le repos!

LA NOURRICE.

Je ne peux pas entrer?...

ANNE.

Non! non! non!

LE ROI.

Non! non! non!

LA NOURRICE.

On dirait que le roi est tombé dans la neige.

LE ROI.

Quoi?

ANNE.

Mais que faites-vous ici? Allez-vous-en! Allez-vous-en!

Sort la Nourrice.

HJALMAR.

Elle a raison; vos cheveux me semblent tout blancs. Est-ce un effet de la lumière?

ANNE.

Oui, il y a trop de lumière.

LE ROI.

Mais pourquoi me regardez-vous tous? — Vous ne m'avez jamais vu?

ANNE.

Voyons, entrons dans la chapelle; l'office sera fini, venez donc.

LE ROI.

Non, non, j'aimerais mieux ne pas prier ce soir...

HJALMAR.

Ne pas prier, mon père?

LE ROI.

Si, si, mais pas dans la chapelle... je ne me sens pas bien, pas bien du tout!

ANNE.

Asseyez-vous un instant, Seigneur.

HJALMAR.

Qu'avez-vous, mon père?

ANNE.

Laissez, laissez, ne l'interrogez pas; il a été

surpris par l'orage; laissez-lui le temps de se remettre un peu, — parlons d'autre chose.

HJALMAR.

Ne verrons-nous pas la princesse Uglyane ce soir?

ANNE.

Non, pas ce soir, elle est toujours souffrante.

LE ROI.

Je voudrais être à votre place!

HJALMAR.

Mais ne dirait-on pas que nous sommes malades nous aussi? — Nous attendons comme de grands coupables...

LE ROI.

Où voulez-vous en venir?

HJALMAR.

Plaît-il, mon père?

LE ROI.

Où voulez-vous en venir? Il faut le dire franchement...

ANNE.

Vous n'avez pas compris. — Vous étiez dis-

trait. — Je disais qu'Uglyane est souffrante, mais elle va mieux.

ANGUS.

Et la princesse Maleine, Hjalmar?...

HJALMAR.

Vous la verrez ici avant la fin de...

Ici la petite porte que la Nourrice a laissée entr'ouverte se met à battre sous un coup de vent qui fait trembler les lumières.

LE ROI,

— se levant. —

Ah!

ANNE.

Asseyez-vous! asseyez-vous! C'est une petite porte qui bat... Asseyez-vous; il n'y a rien!

HJALMAR.

Mon père, qu'avez-vous donc ce soir?

ANNE.

N'insistez pas; il est malade.

A un seigneur.

Voudriez-vous aller fermer la porte?

LE ROI.

Oh! fermez bien les portes! — Mais pourquoi marchez-vous sur la pointe des pieds?

HJALMAR.

Y a-t-il un mort dans la salle?

LE ROI.

Quoi? Quoi?

HJALMAR.

On dirait qu'il marche autour d'un catafalque!

LE ROI.

Mais pourquoi ne parlez-vous que de choses terribles, ce soir?...

HJALMAR.

Mais, mon père...

ANNE.

Parlons d'autre chose. N'y a-t-il pas de sujet plus joyeux?

UNE DAME D'HONNEUR.

Parlons un peu de la princesse Maleine...

LE ROI,

— se levant. —

Est-ce que? est-ce que?...

ANNE.

Asseyez-vous! asseyez-vous!

LE ROI.

Mais ne parlez pas de la...

ANNE.

Mais pourquoi ne parlerions-nous pas de la princesse Maleine? — Il me semble que les lumières brûlent mal ce soir.

HJALMAR.

Le vent en a éteint plusieurs.

LE ROI.

Allumez les lampes! oui, allumez-les toutes!

On rallume les lampes.

Il fait trop clair maintenant! Est-ce que vous me voyez?

HJALMAR.

Mais mon père?...

LE ROI.

Mais pourquoi me regardez-vous tous?

ANNE.

Éteignez les lumières. Il a les yeux très faibles.

Un des seigneurs se lève et va pour sortir.

LE ROI.

Où allez-vous?

LE SEIGNEUR.

Sire, je...

LE ROI.

Il faut rester! il faut rester ici! Je ne veux pas que quelqu'un sorte de la salle! Il faut rester autour de moi!

ANNE.

Asseyez-vous, asseyez-vous. Vous attristez tout le monde.

LE ROI.

Quelqu'un touche-t-il aux tapisseries?

HJALMAR.

Mais non, mon père.

LE ROI.

Il y en a une qui...

HJALMAR.

C'est le vent.

LE ROI.

Pourquoi a-t-on déroulé cette tapisserie?

HJALMAR.

Mais elle y est toujours! c'est le *Massacre des Innocents*.

LE ROI.

Je ne veux plus la voir! je ne veux plus la voir! Écartez-la!

On fait glisser la tapisserie et une autre apparaît, représentant le Jugement dernier.

LE ROI.

On l'a fait exprès!

HJALMAR.

Comment?...

LE ROI.

Mais avouez-le donc! Vous l'avez fait exprès, et je sais bien où vous voulez en venir!...

UNE DAME D'HONNEUR.

Que dit le roi?

ANNE.

N'y faites pas attention; il a été épouvanté par cette abominable nuit.

HJALMAR.

Mon père; mon pauvre père... qu'est-ce que vous avez?

UNE DAME D'HONNEUR.

Sire, voulez-vous un verre d'eau?

LE ROI.

Oui, oui, — ah, non! non! — enfin tout ce que je fais! tout ce que je fais!

HJALMAR.

Mon père!... Sire!...

UNE DAME D'HONNEUR.

Le roi est distrait.

HJALMAR.

Mon père!...

ANNE.

Sire! — Votre fils vous appelle.

HJALMAR.

Mon père, — pourquoi tournez-vous toujours la tête?

LE ROI.

Attendez un peu! attendez un peu!...

HJALMAR.

Mais pourquoi tournez-vous la tête?

LE ROI.

J'ai senti quelque chose dans le cou.

ANNE.

Mais enfin, n'ayez pas peur de tout!

HJALMAR.

Il n'y a personne derrière vous.

ANNE.

N'en parlez plus... n'en parlez plus, entrons dans la chapelle. Entendez-vous les béguines?

Chants étouffés et lointains;
la reine Anne va vers la porte de la chapelle,
le Roi la suit, puis retourne s'asseoir.

LE ROI.

Non! non! ne l'ouvrez pas encore!

ANNE.

Vous avez peur d'entrer? — Mais il n'y a pas plus de danger là qu'ici, pourquoi la foudre tomberait-elle plutôt sur la chapelle? Entrons.

LE ROI.

Attendons encore un peu. Restons ensemble ici. — Croyez-vous que Dieu pardonne tout? Je vous ai toujours aimée jusqu'ici. — Je ne vous ai jamais fait de mal — jusqu'ici — jusqu'ici, n'est-ce pas?

ANNE.

Voyons, voyons, il n'est pas question de cela. — Il paraît que l'orage a fait de grands ravages.

ANGUS.

On dit que les cygnes se sont envolés.

HJALMAR.

Il y en a un qui est mort.

LE ROI,

— sursautant. —

Enfin, enfin, dites-le, si vous le savez! Vous m'avez assez fait souffrir! Dites-le tout d'un coup! Mais ne venez pas ici...

ANNE.

Asseyez-vous! asseyez-vous donc!

HJALMAR.

Mon père! mon père! qu'est-il donc arrivé?

LE ROI.

Entrons!

Éclairs et tonnerres.

Une des sept béguines ouvre la porte de la chapelle et vient regarder dans la salle; on entend les autres chanter les litanies de la Sainte Vierge « Rosa mystica, — ora pro nobis. — Turris davidica », etc., tandis qu'une grande clarté rouge, provenue des vitraux et de l'illumination du tabernacle, inonde subitement le Roi et la reine Anne.

LE ROI.

Qui est-ce qui a préparé cela?

TOUS.

Quoi? quoi? qu'y a-t-il?

LE ROI.

Il y en a un ici qui sait tout! il y en a un ici

qui a préparé tout cela! mais il faut que je sache...

ANNE,
l'entraînant.

Venez! venez!

LE ROI.

Il y en a un qui l'a vu!

ANNE.

Mais c'est la lune, venez!

LE ROI.

Mais c'est abominablement lâche! Il y en a un qui sait tout! Il y en a un qui l'a vu et qui n'ose pas le dire!...

ANNE.

Mais c'est le tabernacle!... — Allons-nous-en!

LE ROI.

Oui! oui! oui!

ANNE.

Venez! venez!

Ils sortent précipitamment par une porte opposée à celle de la chapelle.

LES UNS.

Où vont-ils?

LES AUTRES.

Qu'y a-t-il?

UN SEIGNEUR.

Toutes les forêts de sapins sont en flamme!

ANGUS.

Les malheurs se promènent cette nuit.

Ils sortent tous.

SCÈNE III

—

UN CORRIDOR DU CHATEAU

On découvre le grand chien noir qui gratte a une porte.
Entre la Nourrice avec une lumière.

—

LA NOURRICE.

Il est encore à la porte de Maleine! — Pluton! Pluton! qu'est-ce que tu fais là? — Mais qu'a-t-il donc à gratter à cette porte? — Tu vas éveiller ma pauvre Maleine! Va-t'en! va-t'en! va-t'en!

Elle frappe des pieds.

Mon Dieu! qu'il a l'air effrayé! Est-il arrivé

un malheur? A-t-on marché sur ta patte, mon pauvre Pluton? Viens, nous allons à la cuisine.

Le chien retourne gratter à la porte.

Encore à cette porte! encore à cette porte! Mais qu'y a-t-il donc derrière cette porte? Tu voudrais être auprès de Maleine? — Elle dort, je n'entends rien! Viens, viens; tu l'éveillerais.

Entre le prince Hjalmar.

HJALMAR.

Qui va là?

LA NOURRICE.

C'est moi, Seigneur.

HJALMAR.

Ah! c'est vous, nourrice! Encore ici?

LA NOURRICE.

J'allais à la cuisine, et j'ai vu le chien noir qui grattait à cette porte.

HJALMAR.

Encore à cette porte! Ici Pluton! ici Pluton!

LA NOURRICE.

Est-ce que l'office est fini?

HJALMAR.

Oui... Mon père était étrange ce soir!

LA NOURRICE.

Et la reine de mauvaise humeur!...

HJALMAR.

Je crois qu'il a la fièvre; — il faudra veiller sur lui; il pourrait arriver de grands malheurs.

LA NOURRICE.

Enfin; les malheurs ne dorment pas...

HJALMAR.

Je ne sais ce qui arrive ce soir — ce n'est pas bien ce qui arrive ce soir. Il gratte encore à cette porte!...

LA NOURRICE.

Ici Pluton! donne-moi la patte.

HJALMAR.

Je vais un moment au jardin.

LA NOURRICE.

Il ne pleut plus?

HJALMAR,

Je crois que non.

LA NOURRICE.

Il gratte encore à cette porte! Ici Pluton! ici Pluton! Fais le beau! voyons, fais le beau!

— Le chien aboie.

HJALMAR.

Il ne faut pas aboyer. Je vais l'emmener. Il finirait par éveiller Maleine. Viens! Pluton! Pluton! Pluton!

LA NOURRICE.

Il y retourne encore!

HJALMAR.

Il ne veut pas la quitter...

LA NOURRICE.

Mais qu'y a-t-il donc derrière cette porte?

HJALMAR.

Il faut qu'il s'en aille. Va-t'en! va-t'en! va-t'en!

Il donne un coup de pied au chien, qui hurle, mais retourne gratter à la porte.

LA NOURRICE.

Il gratte, il gratte, il renifle.

HJALMAR.

Il flaire quelque chose sous la porte.

LA NOURRICE.

Il doit y avoir quelque chose...

HJALMAR.

Allez voir...

LA NOURRICE.

La chambre est fermée; je n'ai pas la clef.

HJALMAR.

Qui est-ce qui a la clef?

LA NOURRICE.

La reine Anne.

HJALMAR.

Pourquoi a-t-elle la clef?

LA NOURRICE.

Je n'en sais rien.

HJALMAR.

Frappez doucement.

LA NOURRICE.

Je vais l'éveiller.

HJALMAR.

Écoutons.

LA NOURRICE.

Je n'entends rien.

HJALMAR.

Frappez un petit coup.

Elle frappe trois petits coups.

LA NOURRICE.

Je n'entends rien.

HJALMAR.

Frappez un peu plus fort.

Au moment où elle frappe le dernier coup, on entend subitement le tocsin, comme s'il était sonné dans la chambre.

LA NOURRICE.

Ah!

HJALMAR.

Les cloches! le tocsin!...

LA NOURRICE.

Il faut que la fenêtre soit ouverte.

HJALMAR.

Oui, oui, entrez!

LA NOURRICE.

La porte est ouverte!

HJALMAR.

Elle était fermée ?

LA NOURRICE.

Elle était fermée tout à l'heure !

HJALMAR.

Entrez !

La Nourrice entre dans la chambre.

LA NOURRICE,
sortant de la chambre.

Ma lumière s'est éteinte comme j'ouvrais la porte... Mais j'ai vu quelque chose...

HJALMAR.

Quoi ? quoi ?

LA NOURRICE.

Je ne sais pas. La fenêtre est ouverte. — Je crois qu'elle est tombée...

HJALMAR.

Maleine ?

LA NOURRICE.

Oui. — Vite ! vite !

HJALMAR.

Quoi ?

LA NOURRICE.

Une lumière !

HJALMAR.

Je n'en ai pas.

LA NOURRICE.

Il y a une lampe au bout du corridor. Allez la chercher.

HJALMAR.

Oui.

Il sort.

LA NOURRICE,
à la porte.

Maleine! où es-tu, Maleine! Maleine! Maleine! Maleine!

Rentre Hjalmar.

HJALMAR.

Je ne peux la décrocher. Où est votre lampe? J'irai l'allumer.

Il sort.

LA NOURRICE.

Oui. — Maleine! Maleine! Maleine! Es-tu malade? Je suis ici! Mon Dieu! Mon Dieu! Maleine! Maleine! Maleine!

Rentre Hjalmar avec la lumière.

HJALMAR.

Entrez!

Il donne la lumière à la Nourrice qui rentre dans la chambre.

LA NOURRICE,
dans la chambre.

Ah!

HJALMAR,
à la porte.

Quoi? quoi? qu'y a-t-il?

LA NOURRICE,
dans la chambre.

Elle est morte! Je vous dis qu'elle est morte! Elle est morte! elle est morte!

HJALMAR,
à la porte.

Elle est morte! Maleine est morte?

LA NOURRICE,
dans la chambre.

Oui! oui! oui! oui! Entrez! entrez! entrez!

HJALMAR,
entrant dans la chambre.

Morte? Est-ce qu'elle est morte?

LA NOURRICE.

Maleine! Maleine! Maleine! Elle est froide! Je crois qu'elle est froide!

HJALMAR.

Oui!

LA NOURRICE.

Oh! oh! oh!

La porte se referme.

SCÈNE IV

—

LA CHAMBRE DE LA PRINCESSE MALEINE

On découvre Hjalmar et la Nourrice.
Durant toute la scène, on entend sonner le tocsin au dehors.

—

LA NOURRICE.

AIDEZ-MOI! aidez-moi!

HJALMAR.

Quoi? à quoi? à quoi?

LA NOURRICE.

Elle est raide! Mon Dieu! mon Dieu! Maleine! Maleine!

HJALMAR.

Mais ses yeux sont ouverts!...

LA NOURRICE.

On l'a étranglée! Au cou! au cou! au cou! voyez!

HJALMAR.

Oui! oui! oui!

LA NOURRICE.

Appelez! appelez! criez!

HJALMAR.

Oui! oui! oui! Oh! oh!

Dehors.

Arrivez! arrivez! Étranglée! étranglée! Maleine! Maleine! Maleine! Étranglée! étranglée! étranglée! Oh! oh! oh! Étranglée! étranglée! étranglée!

On l'entend courir dans le corridor et battre les portes et les murs.

UN DOMESTIQUE,
dans le corridor.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

HJALMAR,

Étranglée! étranglée!...

LA NOURRICE,
dans la chambre.

Maleine! Maleine! Ici! ici!

LE DOMESTIQUE,
entrant.

C'est le fou! On l'a trouvé sous la fenêtre!

LA NOURRICE.

Le fou?

LE DOMESTIQUE.

Oui! oui! Il est dans le fossé! Il est mort!

LA NOURRICE.

La fenêtre est ouverte!

LE DOMESTIQUE.

Oh! la pauvre petite princesse!

Entrent Angus, des seigneurs, des dames,
des domestiques, des servantes et les Sept Béguines,
avec des lumières.

TOUS.

Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

LE DOMESTIQUE.

On a tué la petite princesse!...

LES UNS.

On a tué la petite princesse?

LES AUTRES.

Maleine?

LE DOMESTIQUE.

Oui, je crois que c'est le fou!

UN SEIGNEUR.

J'avais dit qu'il arriverait des malheurs...

LA NOURRICE.

Maleine! Maleine! Ma pauvre petite Maleine!... Aidez-moi!

UNE BÉGUINE.

Il n'y a rien à faire!

UNE AUTRE BÉGUINE.

Elle est froide!

LA TROISIÈME BÉGUINE.

Elle est roide!

LA QUATRIÈME BÉGUINE.

Fermez-lui les yeux!

LA CINQUIÈME BÉGUINE.

Ils sont figés!

LA SIXIÈME BÉGUINE.

Il faut joindre ses mains!

LA SEPTIÈME BÉGUINE.

Il est trop tard!

UNE DAME,

— s'évanouissant. —

Oh! oh! oh!

LA NOURRICE.

Aidez-moi à soulever Maleine! Aidez-moi! mon Dieu, mon Dieu, aidez-moi donc!

LE DOMESTIQUE.

Elle ne pèse pas plus qu'un oiseau!

On entend de grands cris dans le corridor.

LE ROI,

dans le corridor.

Ah! ah! ah! ah! ah! Ils l'ont vu! ils l'ont vu! Je viens! je viens! je viens!

ANNE,
dans le corridor.

Arrêtez! arrêtez! Vous êtes fou!

LE ROI.

Venez! venez! Avec moi! avec moi! Mordez! mordez! mordez!

Entre le Roi entraînant la reine Anne.

Elle et moi! Je préfère le dire à la fin! Nous l'avons fait à deux!

ANNE.

Il est fou! Aidez-moi!

LE ROI.

Non, je ne suis pas fou! Elle a tué Maleine.

ANNE.

Il est fou! Emmenez-le! Il me fait mal! Il arrivera malheur!

LE ROI.

C'est elle! c'est elle! Et moi! moi! moi! j'y étais aussi!...

HJALMAR.

Quoi? quoi?

LE ROI.

Elle l'a étranglée! Ainsi! ainsi! Voyez! voyez! voyez! On frappait aux fenêtres! Ah! ah! ah! ah! ah! Je vois là son manteau rouge sur Maleine! Voyez! voyez! voyez!

HJALMAR.

Comment ce manteau rouge est-il ici?

ANNE.

Mais qu'est-il arrivé?

HJALMAR.

Comment ce manteau rouge est-il ici?

ANNE.

Mais vous voyez bien qu'il est fou!...

HJALMAR.

Répondez-moi! comment est-il ici?...

ANNE.

Est-ce que c'est le mien?

HJALMAR.

Oui, le vôtre! le vôtre! le vôtre! le vôtre!

ANNE.

Lâchez-moi donc ! Vous me faites mal !

HJALMAR.

Comment est-il ici ? ici ? ici ? — Vous l'avez ?...

ANNE.

Et après ?...

HJALMAR.

Oh ! la putain ! putain ! putain ! monstru... monstrueuse putain !... Voilà ! voilà ! voilà ! voilà ! voilà !

Il la frappe de plusieurs coups de poignard.

ANNE.

Oh ! oh ! oh !

— Elle meurt. —

LES UNS.

Il a frappé la reine !

LES AUTRES.

Arrêtez-le !

HJALMAR.

Vous empoisonnerez les corbeaux et les vers.

TOUS.

Elle est morte !

ANGUS.

Hjalmar! Hjalmar!

HJALMAR.

Allez-vous-en! Voilà! voilà! voilà.

Il se frappe de son poignard.

Maleine! Maleine! Maleine! — Oh! mon père! mon père.

— Il tombe. —

LE ROI.

Ah! ah! ah!

HJALMAR.

Maleine! Maleine! Donnez-moi, donnez-moi sa petite main. — Oh! oh! ouvrez les fenêtres! Oui! oui! oh! oh!

Il meurt.

LA NOURRICE.

Un mouchoir! un mouchoir! Il va mourir!

ANGUS.

Il est mort!

LA NOURRICE.

Soulevez-le! Le sang l'étouffe!

UN SEIGNEUR.

Il est mort!

LE ROI.

Oh! oh! oh! Je n'avais plus pleuré depuis le déluge! Mais maintenant je suis dans l'enfer jusqu'aux yeux! Mais regardez leurs yeux! Ils vont sauter sur moi comme des grenouilles!

ANGUS.

Il est fou.

LE ROI.

Non, non, mais j'ai perdu courage!... Ah! c'est à faire pleurer les pavés de l'enfer!...

ANGUS.

Emmenez-le, il ne peut plus voir cela!...

LE ROI.

Non, non, laissez-moi; — je n'ose plus rester seul... où donc est la belle reine Anne? — Anne!... — Anne!... — Elle est toute tordue!... — Je ne l'aime plus du tout!... Mon Dieu! qu'on a l'air pauvre quand on est mort!... Je ne voudrais plus l'embrasser maintenant!... Mettez quelque chose sur elle.

LA NOURRICE.

Et sur Maleine aussi... Maleine! Maleine... oh! oh! oh!

LE ROI.

Je n'embrasserai plus personne dans ma vie, depuis que j'ai vu tout ceci!... Où donc est notre pauvre petite Maleine?

Il prend la main de Maleine.

Ah! elle est froide comme un ver de terre! — Elle descendait comme un ange dans mes bras... Mais c'est le vent qui l'a tuée!

ANGUS.

Emmenons-le! pour Dieu, emmenons-le!

LA NOURRICE.

Oui! oui!

UN SEIGNEUR.

Attendons un instant!

LE ROI.

Avez-vous des plumes noires? Il faudrait des plumes noires pour savoir si la reine vit en-

core... C'était une belle femme, vous savez! — Entendez-vous mes dents?

Le petit jour entre dans la chambre.

TOUS.

Quoi?

LE ROI.

Entendez-vous mes dents?

LA NOURRICE.

Ce sont les cloches, Seigneur...

LE ROI.

Mais, c'est mon cœur alors!... Ah! je les aimais bien tous les trois, voyez-vous! — Je voudrais boire un peu...

LA NOURRICE,
apportant un verre d'eau.

Voici de l'eau.

LE ROI.

Merci.

Il boit avidement.

LA NOURRICE.

Ne buvez pas ainsi... Vous êtes en sueur.

LE ROI.

J'ai si soif!

LA NOURRICE.

Venez, mon pauvre Seigneur! Je vais essuyer votre front.

LE ROI.

Oui. — Aïe! vous m'avez fait mal! Je suis tombé dans le corridor... j'ai eu peur!

LA NOURRICE.

Venez, venez. Allons-nous-en.

LE ROI.

Ils vont avoir froid sur les dalles... — Elle a crié « Maman! » et puis, « oh! oh! oh! » — C'est dommage, n'est-ce pas? Une pauvre petite fille... mais c'est le vent... Oh! n'ouvrez jamais les fenêtres! — Il faut que ce soit le vent... Il y avait des vautours aveugles dans le vent cette nuit! — Mais ne laissez pas traîner ses petites mains sur les dalles... Vous allez marcher sur ses mains! — Oh! oh! prenez garde!

LA NOURRICE.

Venez, venez. Il faut se mettre au lit. Il est temps. Venez, venez.

LE ROI.

Oui, oui, oui, il fait trop chaud ici. Éteignez les lumières; nous allons au jardin; il fera frais sur la pelouse, après la pluie! J'ai besoin d'un peu de repos... Oh! voilà le soleil!

Le soleil entre dans la chambre.

LA NOURRICE.

Venez, venez; nous allons au jardin.

LE ROI.

Mais il faut enfermer le petit Allan! Je ne veux plus qu'il vienne m'épouvanter!

LA NOURRICE.

Oui, oui, nous l'enfermerons. Venez, venez.

LE ROI.

Avez-vous la clef?

LA NOURRICE.

Oui, venez.

LE ROI.

Oui, aidez-moi... J'ai un peu de peine à marcher... Je suis un pauvre petit vieux... Les jambes ne vont plus... Mais la tête est solide...

S'appuyant sur la Nourrice.

Je ne vous fais pas mal?

LA NOURRICE.

Non, non, appuyez hardiment.

LE ROI.

Il ne faut pas m'en vouloir, n'est-ce pas? Moi qui suis le plus vieux, j'ai du mal à mourir... Voilà! voilà! à présent c'est fini! Je suis heureux que ce soit fini; car j'avais tout le monde sur le cœur.

LA NOURRICE.

Venez, mon pauvre Seigneur.

LE ROI.

Mon Dieu! mon Dieu! elle attend à présent sur les quais de l'enfer!

LA NOURRICE.

Venez! venez!

LE ROI.

Y a-t-il quelqu'un ici qui ait peur de la malédiction des morts?

ANGUS.

Oui, Sire, moi...

LE ROI.

Eh bien! fermez les yeux alors et allons-nous-en!

LA NOURRICE.

Oui, oui, venez, venez.

LE ROI.

Je viens, je viens! Oh! oh! comme je vais être seul maintenant!... — Et me voilà dans le malheur jusqu'aux oreilles! — A soixante-dix-sept ans! Où donc êtes-vous?

LA NOURRICE.

Ici, ici.

LE ROI.

Vous ne m'en voudrez pas? — Nous allons déjeuner; y aura-t-il de la salade? — Je voudrais un peu de salade...

LA NOURRICE.

Oui, oui, il y en aura.

LE ROI.

Je ne sais pas pourquoi, je suis un peu triste aujourd'hui. — Mon Dieu! mon Dieu! que les morts ont donc l'air malheureux!...

Il sort avec la Nourrice.

ANGUS

Encore une nuit pareille et nous serons tout blancs!

Ils sortent tous,
à l'exception des Sept Béguines, qui entonnent
le « Miserere », en transportant les cadavres sur le lit.
Les cloches se taisent. On entend les rossignols
au dehors. Un coq saute sur l'appui
de la fenêtre et chante.

— FIN DU CINQUIÈME ACTE —

TABLE

TABLE DES SCÈNES

—

ACTE PREMIER

I. — Les jardins du chateau 3
II. — Un appartement du chateau. 11
III. — Une forêt 20
IV. — Une chambre voutée dans une tour . . 27

ACTE DEUXIÈME

I. — Une forêt 41
II. — Une salle dans le chateau 49
III. — Une rue du village 53
IV. — Un appartement du chateau 63
V. — Un corridor dans le chateau 67
VI. — Un bois dans un parc 71

ACTE TROISIÈME

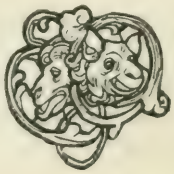
I. — Un appartement du chateau.... 85
II. — Une salle d'apparat dans le chateau. . 92
III. — Devant le chateau 100
IV. — Une chambre dans la maison du médecin. 109
V. — Une cour du chateau 111

ACTE QUATRIÈME

I. — Une partie du jardin 129
II. — Une cuisine du chateau 133
III. — La chambre de la princesse maleine . 140
IV. — Un corridor du chateau. 145
V. — La chambre de la princesse maleine . 154

ACTE CINQUIÈME

I. — Une partie du cimetière devant le chateau 187
II. — Une salle précédant la chapelle du chateau. 195
III. — Un corridor du chateau 221
IV. — La chambre de la princesse maleine . . 230



CE LIVRE, LE DEUXIÈME DE LA
COLLECTION DU « THÉATRE
D'ART », A ÉTÉ ÉTABLI PAR
AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE CENT QUATORZE EXEMPLAIRES,
SOIT : 6 EX. SUR VIEUX JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS
DE 1 A 6 ; 22 EX. SUR CHINE (DONT 4 HORS COMMERCE),
NUMÉROTÉS DE 7 A 24, ET DE 25 A 28 ; 30 EX. SUR JAPON
IMPÉRIAL (DONT 4 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE
29 A 54 ET DE 55 A 58 ; 6 EX. SUR GRAND VÉLIN
D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 59 A 64 ; ET 1 050 EX. SUR
PAPIER VÉLIN DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT
50 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 65 A 1 064 ET
DE 1 065 A 1 114, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR PAUL HÉRISSEY, A ÉVREUX,
LE XXVII JUILLET MCMXVIII, LES ORNEMENTATIONS
TYPOGRAPHIQUES ET VIGNETTES
ONT ÉTÉ DESSINÉES ET GRAVÉES
SUR BOIS PAR MAUR. ACHENER.

800112